



IL EST RESSUSCITÉ !

N° 242 - Avril 2023

Rédaction : frère Bruno Bonnet-Eymard

Mensuel. Abonnement : 35 €

« PÈRE, QU'ILS SOIENT UN DANS LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE. »

NE nous laissons pas de confier la cause de la paix à la Reine de la Paix», a recommandé le pape François devant les quelque 20 000 pèlerins et touristes du monde entier présents place Saint-Pierre, au terme de l'audience générale de ce mercredi 22 mars 2023. « Et n'oublions pas, en ces jours, l'Ukraine meurtrie qui souffre tant, a ajouté le pontife. » N'oublions pas davantage la Russie !

À trois jours de la solennité de l'Annonciation, le Pape a ajouté : « Nos pensées se tournent vers le 25 mars de l'année dernière, lorsque, en union avec tous les évêques du monde, l'Église et l'humanité, en particulier la Russie et l'Ukraine, ont été consacrées au Cœur Immaculé de Marie. »

Notre Saint-Père, qui a célébré le dixième anniversaire de son pontificat le 13 mars dernier, a invité tous les “croyants” et toutes les “communautés”, en particulier les groupes de prière, à « renouveler chaque 25 mars l'acte de consécration à Notre-Dame, afin qu'elle, qui est Mère, nous préserve tous dans l'unité et la paix ».

De quoi parle-t-il ? De l'unité voulue par notre très chéri Père Céleste instaurée dans le monde par la dévotion au Cœur Immaculé de Marie ? “Ounia” de l'Église schismatique de Moscou à la Sainte Église Romaine, garantissant la paix, “unité” qui ne nous est pas encore offerte par le Ciel, parce que nous ne répondons pas à ses demandes ?



Ou bien s'agit-il de "l'unité" maçonnique de l'Organisation des Nations Unies, soutenue depuis 1965 par l'unanimité conciliaire, "au-delà de tout ce qui nous divise" : nationalité, civilisation, religion ?

« QUE TOUS SOIENT UN » (Jn 17,21)

Notre-Dame a promis, en 1917, « *si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira* », à l'Église gréco-catholique, "uniate", voilà la vraie *unité* ! « *et l'on aura la paix* ».

Répétons-le, cette vraie *communio*n catholique, qui garantit la paix, est offerte au monde entier dans l'Église, par la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. Si le monde est déchiré par la haine et l'ambition, si la guerre destructrice ravage de nombreux pays, c'est parce que la deuxième demande de Notre-Dame de Fatima, la promulgation et la pratique de la dévotion des cinq premiers samedis du mois, en réparation des offenses à son Cœur Immaculé, n'est pas accomplie par le Pape.

En effet, l'acte auquel conduit cette dévotion, la *communio*n réparatrice, répond au désir exprimé par le Cœur eucharistique de Jésus-Marie, dont le pape François a pourtant fait le titre de sa lettre apostolique de l'an dernier, *DESIDERIO DESIDERAVI* : « *J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous* » (Lc 22, 15).

Le fruit de cette communion est révélé après l'institution du sacrement de l'Eucharistie, dans la prière d'action de grâces de Jésus à son Père : « *Qu'ils soient un, comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi.* » (Jn 17, 22-23)

Il a été donné à sœur Lucie de contempler les relations de circumincessante charité qui président à ce mystère, dans la théophanie de Tuy, le 13 juin 1929 :

« *Je compris que m'était montré le mystère de la très Sainte Trinité, et je reçus sur ce mystère des lumières qu'il ne m'est pas permis de révéler.* »

Et pourtant, ce qu'elle nous a dévoilé des divins protagonistes de la Nouvelle et Éternelle Alliance, de leur action et rôle respectif dans chaque célébration du Saint-Sacrifice de la messe, suffit à nous prosterner dans l'adoration du mystère eucharistique. C'est une fenêtre grande ouverte sur la liturgie trinitaire, eucharistique et mariale qui se déroule dans l'éternel présent de Dieu : le Fils offre ses souffrances au Père comme matière de son Sacrifice, dont la forme est sa Prière sacerdotale (Jn 17). Le Père de tout bien agréé cette supplication et déverse de son Sein les flots de *Grâce* et de *Miséricorde* que son Fils peut distribuer en Nourriture et Breuvage de Vie éternelle : sa Chair livrée et son Sang répandu. La Vierge Marie, Tabernacle du Saint-Esprit, participe en Médiatrice suppliante pour ses enfants, et en Mère toute miséricordieuse, gestionnaire "de tout l'ordre de la miséricorde".

MYSTÈRE D'INIQUITÉ

« *Ensuite, Notre-Dame me dit : "Le moment est venu où Dieu demande au Saint-Père de faire, en union avec tous les évêques du monde, la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé, promettant de la sauver par ce moyen. Elles sont si nombreuses les âmes que la justice de Dieu condamne pour des péchés commis contre moi, que je viens demander réparation. Sacrifie-toi à cette intention et prie."* »

La vision de la "liturgie céleste", comme les demandes expresses du Ciel, étaient donc données comme remèdes aux « funestes conditions de l'humanité à l'heure présente », naguère dénoncées par saint Pie X, pour restaurer « *la paix et l'unité* » de la Chrétienté, compromises par un mystère d'iniquité à l'œuvre dans le monde et dans l'Église depuis longtemps.

La Réforme protestante (1517), fut le premier assaut des forces de l'Antichrist. « *Satan était relâché de sa prison* » (Ap 20,7). Soutenue par la Réforme, la franc-maçonnerie (1717) suscita partout des guerres et révolutions dans la Chrétienté, des persécutions contre l'Église et, en 1917, la révolution russe...

Mais qui aurait pu imaginer, en 1929, que ce mauvais esprit, adversaire de Dieu, irait siéger à Rome même, s'imposer à tous les catholiques par l'autorité du concile Vatican II (1962-1965), et par toute une "tradition" de prétendus "saints" Papes... ?

Comment en sommes-nous arrivés là ?

« CE QUE L'ESPRIT DIT À L'ÉGLISE ».

La hiérarchie catholique entend « ce que l'Esprit dit à l'Église », mais, semble-t-il, parfois à la manière d'un malentendant : il y a des "blancs" sur certaines fréquences, et à l'exception de ses saints, il lui est arrivé de résister à l'Esprit-Saint, et même, depuis Vatican II, de s'y opposer... C'est là ce qui cause le grand chagrin de Dieu.

La charité s'est refroidie, et a enfiévré d'autant notre égocentrisme. C'est la "froide vieillesse" de notre monde apostat...

Dieu notre Seigneur est donc de plus en plus « *triste, à cause de tant de péchés* ». Il ne peut que châtier ceux qui le bravent ou le bafouent, malgré la tristesse du Cœur Immaculé de Marie qui voit ses enfants tomber en enfer sans même que l'Église, l'Arche du Salut ! les en prévienne. « *Que c'est triste...* », se lamentait François de Fatima.

LA "PÂQUE" DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE

Eh bien ! « *cette maladie ne va pas à la mort, elle est pour la plus grande Gloire de Dieu* » (Jn 11,4), qui veut désormais que Gloire, Amour et Consolation soient rendus au Cœur Immaculé de Marie.

Nous serons délivrés du mystère d'iniquité qui nous obsède par l'obéissance de la foi du Saint-Père aux Volontés de Dieu sur le monde, pour la plus grande gloire du Cœur Immaculé, en faveur de la Russie

« *pour la sauver* », et de l'Église pour la relever de ses « *ruines* ». Ce sera une nouvelle « Pâque », comme celle des Hébreux libérés du joug égyptien, figure de celle que Notre-Seigneur a accomplie par sa Mort et sa Résurrection, pour nous délivrer de l'empire de Satan.

Depuis 1439, la Russie souffre du schisme « oriental », dont elle est victime ; funeste rupture, dont elle devra se convertir. Mais en 1917, après trois cents ans de lutte interne entre le courant germanophile, luthérien, ouvert aux idées avancées de l'Occident, et celui de sa tradition évangélique, la Russie a cédé aux assauts des forces révolutionnaires.

Sous le joug communiste, elle était captive des « *erreurs* » suscitées par « Satan libéré de sa prison » : le matérialisme athée qui succède au rationalisme du siècle des prétendues « lumières », la dialectique de la lutte des classes, qui succède à l'égalitarisme de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789. Tout au long du XX^e siècle, la Russie possédée a « *répandu ses erreurs dans le monde* », qui en est désormais imprégné.

La Sainte Église, après avoir vaillamment lutté, sous les règnes du bienheureux Pie IX et de saint Pie X, contre l'apostasie montante, a été peu à peu infiltrée par les hommes et les doctrines de l'Antichrist. En 1929, rien n'était perdu, seule la diplomatie était corrompue. Mais ensuite, parce qu'ils ont refusé le Secours divin, les Papes successifs ont peu à peu perdu la main, jusqu'à la grande brisure du concile Vatican II, où les partisans de l'œcuménisme à tout prix et de l'ouverture au monde révolutionnaire triomphèrent, en conduisant l'Épouse de Jésus-Christ à la « maison d'en face », pour la soumettre à son tenancier, le Prince de ce monde. Au terme de trois années et quatre sessions conciliaires, l'Église catholique était devenue une « *cité à moitié en ruines* ».

La hiérarchie catholique ayant refusé de condamner les « *erreurs de la Russie* », nous, Occident rebelle aux ordres de Dieu, aux demandes de notre Mère, révolutionnaires, réformateurs, fiers de notre « foi en l'homme », corrompus, apostats, nous sommes en réalité les sujets, aveugles volontaires, d'une infestation diabolique, c'est-à-dire d'une présence et puissance diabolique, désirée, voulue, entretenue, choyée par la créature qui se livre voluptueusement à Satan pour la satisfaction de ses convoitises, de ses ambitions et de son monstrueux orgueil.

En revanche la Russie, qui est confiée au Cœur Immaculé de Marie, sort peu à peu, miraculeusement ! de l'esclavage de ces *erreurs*, qui lui ont fait tant de mal, pour revenir à sa tradition chrétienne. Mais son schisme demeure.

LA LITURGIE DE L'EXODE.

Pour conduire son Peuple dans la Terre promise de la Chrétienté restaurée, et de la béatitude éternelle, notre Souverain Seigneur a posé deux conditions,

deux « petites demandes », si infimes qu'un esprit mondain se targuera de son impiété ou de sa « foi adulte » pour les ignorer avec mépris... Il s'agit de « *la Consécration de la Russie au Cœur Immaculé de Marie, et de la Communion réparatrice des premiers samedis.* » (13 juillet 1917). Il nous faut « *mâcher la Chair* » de l'Agneau de Dieu immolé « *et boire son Sang* » (Jn 6, 54), en esprit de réparation, pour échapper au glaive de l'Ange exterminateur.

La Russie a été consacrée par le pape François le 25 mars 2022. Elle sera « *sauvée par ce moyen* » (13 juin 1929). Il nous reste maintenant à répandre la dévotion réparatrice demandée par la Vierge Marie à chacun de ses enfants en la personne de sœur Lucie : « *Vois, ma fille, mon Cœur entouré d'épines que les hommes ingrats m'enfoncent à chaque instant par leurs blasphèmes et leurs ingratitude. Toi, du moins, tâche de me consoler...* »

En mars 1939, dans des circonstances tragiques analogues à celles d'aujourd'hui, Notre-Seigneur se faisait plus pressant auprès de sœur Lucie :

« *Demande, insiste de nouveau pour qu'on divulgue la communion réparatrice des premiers samedis en l'honneur du Cœur Immaculé de Marie. Le moment approche où les rigueurs de ma justice vont punir les crimes de plusieurs nations. Quelques-unes seront anéanties. À la fin, les rigueurs de ma justice tomberont plus sévèrement sur ceux qui veulent détruire mon règne dans les âmes.* »

Épidémie, guerre, tremblement de terre : telles sont les « *plaies* » qui nous affligent, comme autrefois les Égyptiens. L'Ange exterminateur a commencé sa besogne dans le monde pour satisfaire la sainteté de Justice de Dieu, comme le montre la vision du grand « Secret », confié à Lucie, François et Jacinthe le 13 juillet 1917 :

« *Nous vîmes à gauche de Notre-Dame un peu plus haut un Ange avec une épée de feu à la main gauche ; elle scintillait, émettait des flammes qui paraissaient devoir incendier le monde... Mais elles s'éteignaient au contact de l'éclat que de sa main droite Notre-Dame faisait jaillir vers lui.* »

Seule Notre-Dame, du haut du Ciel, peut conjurer le châtiment, mais elle a besoin du Saint-Père sur la terre, qui seul peut donner à la pratique de la dévotion réparatrice au Cœur Immaculé de Marie une ampleur mondiale. Qu'il accepte ce rôle « subordonné » et pourtant capital, celui d'oindre les linteaux des portes de la Sainte Église catholique et hiérarchique, afin d'en protéger les enfants fidèles...

Hélas, le pape François, dans la continuité de ses prédécesseurs immédiats, résiste aux demandes du Ciel. Comme jadis Saul de Tarse, il est fidèle à la religion de ses « Pères » (cf. Ac 26, 9-11), les Pères du Concile, tout en étant comme lui travaillé par la grâce, la consécration du 25 mars en est la preuve.

Ainsi, tel un nouveau « Moïse », notre Saint-Père le pape François est solidaire du péché de son peuple.

Son âme est le champ clos où se livre l'ultime combat entre Satan et la Vierge Immaculée. Les défaites se succèdent, se multiplient, et s'imposent à nous par des prises de position ou des paroles scandaleuses... Par exemple, citant le Père de Lubac, le 29 juin dernier, François a exprimé son refus d'une religion « *de cérémonies et de dévotions* » !

L'argument d'autorité, « *Dieu le veut !* » est la réponse absolue à toute objection opposée aux petites demandes de Notre-Dame. Dieu le veut, et il « *nous offre, avec une certaine crainte, le dernier moyen de salut* », comme disait sœur Lucie au Père Fuentes, c'est son ultime tentative pour renouer une Alliance « à moitié ruinée » par Vatican II.

Il nous faut bien sûr dénoncer les erreurs qui animent le Saint-Père, mais le plus urgent, le plus efficace est encore de prier, et de nous sacrifier à son intention, en réparation. Pensons aux sentiments et aux pensées qui animaient saint Jean et sainte Marie-Madeleine après le reniement de saint Pierre, tous deux unis au Cœur de Marie...

La demande de la consécration de la Russie ne pouvait être accomplie que par le Vicaire du Christ. En revanche, la demande de la pratique de la dévotion réparatrice s'adresse à tous, absolument tous ! C'est aujourd'hui le privilège de la Phalange de l'Immaculée Conception, fondée par l'abbé de Nantes, que de pratiquer et répandre autant que nous pouvons cette dévotion, pour hâter l'heure du salut.

APRÈS LE CHÂTIMENT DE L'EXIL...

Plus que jamais, « *la paix et l'unité* » du monde sont compromises. « *La haine et l'ambition provoquent la guerre destructrice... C'est la purification du monde pour le péché dans lequel il est plongé* », écrivait sœur Lucie en 1944. Quatre-vingts ans ont passé. Il est donc très tard... Tout ce qui peut faire illusion, et conforter le Saint-Père dans son utopie pacifiste, progressiste et universaliste, va bientôt s'écrouler, providentiellement, afin qu'il ne puisse trouver de refuge que dans le Cœur Immaculé de Marie. La Consécration du 25 mars 2022 nous montre que le pape François est accessible à de tels sentiments.

Notre espérance est fondée sur les visions de sainte Jacinthe de Fatima, qui a vu le Saint-Père « *dans une très grande maison, agenouillé devant une table, la tête dans les mains et pleurant. Au-dehors, il y avait beaucoup de gens et certains lui jetaient des pierres, d'autres le maudissaient et lui disaient beaucoup de vilaines paroles.* »

Et, disait-elle à Lucie, « *ne vois-tu pas tant de routes, tant de chemins et de champs pleins de gens morts, perdant leur sang, et d'autres gens qui pleurent de faim et n'ont rien à manger ? Et le Saint-Père, dans une église, priant devant le Cœur Immaculé de Marie ? Et tant de monde qui prie avec lui ?* »

... LA TERRE PROMISE !

« *Il ne sera jamais trop tard pour recourir à Jésus et à Marie...* », disait Notre-Seigneur à sœur Lucie.

Il est temps, il est grand temps pour nous d'écouter le cri de Lucie à la foule qui venait d'assister au grand miracle du soleil, le 13 octobre 1917 en écho au cri de l'Ange entendu le 13 juillet : « *Faites pénitence, faites pénitence ! Notre-Dame veut que vous fassiez pénitence !* » Sans rien renier ni trahir de notre civilisation, de notre Chrétienté millénaire, de nos patries, de nos familles et de leur patrimoine, il est temps d'avoir l'audace de *renverser les idoles modernes* et de nous séparer de ces écoles, de ces partis, de ces sectes, dont l'Ange de Fatima annonce la fin prochaine.

Ce qu'il faut quitter, ce n'est pas le sol natal, ce n'est pas l'unique Église de notre baptême et de notre foi, c'est le péché, c'est l'incrédulité moderne, c'est la foi en l'homme, le culte de l'homme, c'est la Démocratie et la Liberté, mais non la France, ni l'Europe, ni la civilisation occidentale. Ce qu'il faut quitter, c'est l'ouverture au monde, c'est la religion réformée, non l'Église romaine !

La première promesse de Notre-Dame est *la conversion de la Russie*, qui fera trôner sa statue au sommet du Kremlin, comme l'a vu saint Maximilien-Marie Kolbe. Cette promesse contient l'assurance de la Renaissance de l'Église Catholique romaine, qui devra revenir de ses *erreurs* pour recevoir l'abjuration des schismatiques orientaux. Notre obéissance aux « petites demandes » de Notre-Dame, traditionnelles, catholiques, sera certainement pour beaucoup dans ce « Grand Retour ». Le Saint-Père conduira le Peuple de Dieu dans cet « Exode », cette « Pâque », ce « Passage » de la religion conciliaire, démocratique et progressiste, au catéchisme de Notre-Dame de Fatima. Alors, la « Nouvelle Pentecôte », la « civilisation de l'amour » ne seront plus des chimères. Ce sera le *Triomphe* du Cœur Immaculé de Marie : le triomphe de ses volontés géopolitiques, religieuses, ecclésiastiques, et son propre Triomphe, sa glorification par le monde entier, comme sainte Catherine Labouré l'a contemplé : « Oh ! qu'il sera beau d'entendre dire : « *Marie est la Reine de l'univers, particulièrement de la France* », et les enfants s'écrieront avec joie et transport : « *et de chaque personne en particulier* ». Ce sera un temps de paix, de joie et de bonheur qui sera long, elle sera portée en bannière et elle fera le tour du monde. »

Cette « Pâque » accomplie, la seconde promesse de Notre-Dame s'accomplira : *il sera donné au monde un certain temps de paix*, que tous reconnaîtront devoir au Cœur Immaculé de Marie et à l'obéissance de la foi du Souverain Pontife de l'Église catholique.

Alors, comme Notre-Dame l'a promis, *beaucoup d'âmes iront au Ciel !*
(père Bruno de Jésus-Marie.)

« RÉCITEZ LE CHAPELET TOUS LES JOURS. »

LES MYSTÈRES DOULOUREUX DU ROSAIRE (2)

DE L'ARRESTATION À LA FLAGELLATION

POUR tenir compagnie à notre Mère du Ciel, en esprit de réparation des péchés commis contre son Cœur Immaculé, comme Elle l'a demandé à sœur Lucie à Pontevedra, continuons à méditer les mystères douloureux de notre Rosaire.

Deuxième mystère douloureux : la **flagellation**, cruelle torture que Jésus a voulu subir au cours de cette Passion où il dirige tout, en plus de la mort infâme que les juifs voulaient lui infliger.

Au terme de sa vie publique, quand l'Heure qu'il redoutait – et désirait ! – fut venue, Jésus a obéi à son Père en se revêtant des péchés de tous les hommes, afin d'en souffrir le châtiment, qu'il ne méritait pas, pour en obtenir le pardon que lui seul pouvait mériter. Dès lors, devenu Prêtre et Victime de son propre sacrifice d'expiation offert pour les crimes du monde entier, il consent, et même aspire, à toutes les souffrances et humiliations, afin de réparer pour nous, pauvres pécheurs, âmes pécheresses.

Cette résolution de son Sacré Cœur l'a mené à se livrer entre les mains de ses ennemis, tandis que ses disciples l'abandonnaient. La Vierge Marie, Elle, est unie plus que jamais au Cœur de son Divin Fils, Époux et Roi. Elle aussi, s'est offerte comme victime innocente pour subir le châtiment de nos péchés, et elle souffre terriblement, séparée de son Jésus en cette heure si sombre, dans la solitude du Cénacle, certainement avec Marie-Madeleine. Saint Jean la renseignait sur le déroulement du procès, mais elle était surtout unie à toutes les souffrances rédemptrices de Jésus par l'Esprit-Saint qui demeure dans son Cœur Immaculé.

À Géthsémani, quand Jésus se livra à la troupe qui venait l'arrêter, *« la cohorte, le tribun et les gardes des Juifs se saisirent de lui et le lièrent. Ils le menèrent d'abord chez Anne ; c'était en effet le beau-père de Caïphe, qui était grand prêtre cette année-là »* (Jn 18, 12-13).

Cette famille accaparait le souverain pontificat en collaborant avec les autorités romaines ; c'était des gens avarés, cupides, ambitieux, connus et haïs de tout le peuple de Jérusalem.

« Or Simon-Pierre suivait Jésus, ainsi qu'un autre disciple [c'est Jean l'évangéliste !]. Ce disciple était connu du grand prêtre et entra avec Jésus dans la cour du grand prêtre, tandis que Pierre se tenait près de la porte, dehors. L'autre disciple, celui qui était connu du grand prêtre, sortit donc et dit un mot à la portière et il fit entrer Pierre. La servante, celle qui gardait la porte, dit alors à Pierre : "N'es-tu pas, toi aussi, des disciples de cet homme ?" Lui, dit : "Je n'en suis pas." Les serviteurs et les gardes, qui avaient fait un feu de braises, parce que

le temps était froid, se tenaient là et se chauffaient. Pierre aussi se tenait là avec eux et se chauffait. Le grand prêtre interrogea Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. »

Anne n'a, en fait, aucune autorité légitime.

« Jésus lui répondit : "C'est au grand jour que j'ai parlé au monde, j'ai toujours enseigné à la synagogue et dans le Temple où tous les Juifs s'assemblent et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interroges-tu ? Demande à ceux qui ont entendu ce que je leur ai enseigné ; eux, ils savent ce que j'ai dit." À ces mots, l'un des gardes, qui se tenait là, donna une gifle à Jésus en disant : "C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ?" Jésus lui répondit : "Si j'ai mal parlé, témoigne de ce qui est mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?" » Parole immortelle, d'une souveraine majesté, qui juge le valet et le maître.

« Anne l'envoya alors, toujours lié, au grand prêtre, Caïphe. Or Simon-Pierre se tenait là et se chauffait. Ils lui dirent : "N'es-tu pas, toi aussi, de ses disciples ?" Lui le nia et dit : "Je n'en suis pas." Un des serviteurs du grand prêtre, un parent de celui à qui Pierre avait tranché l'oreille, dit : "Ne t'ai-je pas vu dans le jardin avec lui ?" » (Jn 18, 15-26) *« Mais il se mit à jurer avec force imprécations : "Je ne connais pas cet homme dont vous parlez." »* (Mc 14, 71) *« Et le Seigneur, que les soldats emmenaient chez Caïphe en passant par cette cour, se retournant, fixa son regard sur Pierre. Et Pierre se ressouvint de la parole du Seigneur, qui lui avait dit : "Avant que le coq ait chanté aujourd'hui, tu m'auras renié trois fois." Et, sortant dehors, il pleura amèrement. »* (Lc 22, 61-62)

Pensons à la peine que ce reniement cause au Cœur de Jésus, et à sa très Sainte Mère, toute unie à lui dans sa solitude du Cénacle.

Notre-Seigneur a voulu que nous ayons le récit des outrages et ingratitude qu'il a endurés durant sa vie terrestre, pour que nous comprenions ce qu'il souffre aujourd'hui, notamment de la part de nos "grands prêtres" et des successeurs de Pierre, qui offensent ainsi le Cœur Immaculé de Marie par leur reniement de l'autorité maternelle de son Cœur Immaculé.

Jésus a passé le reste de la nuit, c'est-à-dire les premières heures de ce mercredi saint, 5 avril de l'an 30, dans la prison du palais de Caïphe. *« Et quand il fit jour, le Conseil des Anciens du peuple s'assembla, grands prêtres et scribes. »* (Lc 22, 66)

Première séance du sanhédrin. La sentence est déjà décidée, mais il faut donner à cet assassinat une apparence de légalité. Et pour décrédibiliser Jésus aux yeux de la foule, il faut trouver un motif de condamnation strictement juif, tiré de la Loi mosaïque.

« Or, les grands prêtres et tout le Sanhédrin cherchaient un témoignage contre Jésus pour le faire mourir et ils n'en trouvaient pas. Car plusieurs déposaient faussement contre

lui et leurs témoignages ne concordaient pas [...]. Se levant alors au milieu, le Grand Prêtre interrogea Jésus : “Tu ne réponds rien ? Qu’est-ce que ces gens attestent contre toi ?” Mais lui se taisait et ne répondit rien.» (Mc 14, 55 ; 60-61)

Jésus autem tacebat. Il a pris sur lui nos péchés, il voit tournée contre lui l’indignation que nos crimes suscitent en notre très chéri Père Céleste, et il veut en souffrir le châtiment. L’Inconnu de l’exil l’avait annoncé six siècles auparavant : *«Affreusement traité, il s’humiliait, il n’ouvrait pas la bouche. Comme un agneau conduit à la boucherie, comme devant les tondeurs une brebis muette et n’ouvrant pas la bouche.»* (Is 53,7)

«De nouveau le Grand Prêtre l’interrogeait, et il lui dit : “Tu es le Christ, le Fils du Béni ?” – “JE SUIS, dit Jésus [comme YAHWEH à Moïse dans le désert de Madian], *et vous verrez le Fils de l’homme siégeant à la droite de la Puissance et venant avec les nuées du ciel.”»*

Jésus rompt son silence pour témoigner de sa Divinité, de son union à Dieu son Père qui l’envoie, et de son pouvoir pour exercer le jugement de la terre. C’est le sens de cette référence à la vision du Fils de l’homme, du prophète Daniel. Il sera donc condamné pour avoir rendu témoignage à la Vérité, qui était pourtant attestée pour ses contemporains par les œuvres de son ministère public, et la prédication de son Précurseur, Jean le Baptiste.

«Alors le Grand Prêtre déchira ses tuniques et dit : “Qu’avons-nous encore besoin de témoins ? Vous avez entendu le blasphème ; que vous en semble ?” Tous prononcèrent qu’il était passible de mort.» (Mc 14,55-64)

«Ô Jésus, écrivait notre Père dans son Chemin de Croix, la Justice bafouée, la Vérité trahie, la sainteté blasphémée, la pureté souillée par ce jugement des hommes crient en Vous à cette heure, mais vous contenez et renfermez en votre Sacré-Cœur cette violente émotion, ne laissant paraître que la soumission du Créateur à sa créature, du Maître à ses esclaves, du Roi à ses ennemis, acceptant notre injustice pour consommer toute justice. Mystère d’anéantissement. J’adore votre Cœur outragé dans cette Passion où l’Amour seul vous conduit.»

Ô sainte et douloureuse Vierge Marie, notre Mère, à qui saint Jean dut faire connaître cette sentence, nous adorons votre Cœur Immaculé transpercé par cet outrage. Nous vous aimons, nous vous admirons de n’avoir pas voulu être consolée, d’avoir même mortifié votre désir de consoler votre Jésus, pour le salut des pécheurs que nous sommes.

Le verdict prononcé, les sanhédrins devaient attendre le jour suivant pour rendre la sentence de mort, et l’exécuter. Jésus passa donc la fin de cette journée du mercredi, et la nuit qui s’ensuivit, dans les prisons juives du Temple, ce qui émouvait beaucoup notre Père.

En effet, saint Luc relate les traitements qu’il y subit : *«Les hommes qui le gardaient le bafouaient et le*

battaient ; ils lui voilaient le visage et l’interrogeaient en disant : “Fais le prophète ! Qui est-ce qui t’a frappé ?” Et ils proféraient contre lui beaucoup d’autres injures.» (Lc 22,63-65)

Le lendemain, jeudi 6 avril, au matin, *«les grands prêtres préparèrent un conseil avec les anciens, les scribes, et tout le Sanhédrin* [afin de livrer Jésus aux Romains, dont ils ont besoin pour le crucifier] ; *puis, après avoir ligoté Jésus, ils l’emmenèrent et le livrèrent à Pilate.»* (Mc 15,1) Notre Père a magnifiquement expliqué les dialogues entre Notre-Seigneur et le gouverneur romain, dans son commentaire de l’Évangile de saint Jean.

«Pilate sortit donc au-dehors, vers eux.» En “sortant”, Pilate affronte le tumulte déchaîné contre Jésus pour le faire mourir.

«Et il dit : “Quelle accusation portez-vous contre cet homme ?” Ils lui répondirent : “Si ce n’était pas un malfaiteur, nous ne te l’aurions pas livré.”» (Jn 18,29-30)

Jésus, un malfaiteur ? Le mensonge est monstrueux ; il s’aggrave d’un mépris non déguisé pour la justice romaine : loin d’en appeler à celle-ci, ils sont déjà résolus à mettre le Christ à mort et ils chargent le représentant de César d’exécuter leur sentence. D’avance, Jésus est condamné.

«Pilate leur dit : “Prenez-le, vous, et jugez-le selon votre Loi.” Les juifs lui dirent : “Il ne nous est pas permis de mettre quelqu’un à mort”, afin que s’accomplît la parole qu’avait dite Jésus, signifiant de quelle mort il devait mourir.» (Jn 18,31-32)

À trois reprises, Jésus a annoncé qu’il lui faudrait être «*élevé*» – sous-entendu : en croix –, afin d’«*attirer tout à Lui*». Ainsi, depuis le commencement, Jésus sait qu’il doit souffrir et mourir sur la Croix. Il le veut parce que c’est la volonté de son Père. Donc, la ruse et le faux témoignage des juifs servent à l’accomplissement du dessein divin. D’un bout à l’autre de cette Passion, Jésus demeure le maître de sa propre vie : *«On ne me l’ôte pas, je la donne de moi-même»*, a-t-il dit (Jn 10,18).

«Alors Pilate entra de nouveau dans le prétoire.» Se détournant du monde ennemi, le Romain se trouve confronté au mystère de Jésus, un secret que le monde ne peut atteindre. Jean était encore là, pour tout voir, tout entendre, tout raconter à la Vierge Marie, et puiser dans son Cœur Immaculé l’enthousiasme, l’admiration pour Jésus dont témoigne son récit de la Passion.

«Pilate appela Jésus et dit : “Es-tu le Roi des juifs ?”»

La question suppose connues les accusations des Juifs, rapportées par saint Luc : *«Nous avons trouvé cet homme mettant le désordre dans notre nation, et empêchant de payer les impôts à César et se donnant pour Christ Roi.»*

Mais à la question précise, juridique, du Gouverneur romain, Jésus répond calmement, par la révélation de son mystère :

« “Ma royauté n'est pas de ce monde. Si ma royauté était de ce monde, mes gens se seraient battus pour qu'on ne me livre pas aux juifs. Mais ma royauté ne vient pas d'ici [...]. Je ne suis né, et je ne suis venu dans le monde, que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix. ” *Pilate lui dit : “Qu'est-ce que la vérité ?”* »

Pilate est attiré par le mystère d'une royauté qui n'est pas *de* ce monde, tout en s'exerçant *en* ce monde : une royauté universelle, devant laquelle tous les rois et tous les empereurs peuvent donc s'incliner, mais qui ne les supplantera pas.

Sa réponse montre que Pilate entrevoit ce mystère qui le dépasse, en futur disciple des Apôtres. Mais Jésus ne répond rien, ou plutôt : il a déjà répondu en affirmant qu'il est Roi de tous ceux qui cherchent la Vérité, comme les millions de Romains répandus dans le monde connu, en attente d'une religion plus parfaite que leurs religions à “mystères”. La Vérité, c'est Lui. Il leur tend les bras ; en la personne de Pilate, représentant de César, il leur ouvre déjà son Cœur. Mais le Saint-Esprit n'a pas encore été donné ; l'heure n'est pas encore venue de faire la confidence que le Sacré-Cœur de Jésus brûle de faire à ce Romain. Mais que son Sacrifice vienne, et il pourra faire connaître à ce monde en attente toute la Vérité !

« *Et, sur ce mot, Pilate sortit de nouveau et alla vers les Juifs. Et il leur dit : “Je ne trouve en lui aucun motif de condamnation.”* » (Jn 18,31-38)

Saint Luc raconte qu'à ce moment-là, Pilate envoya Jésus devant Hérode, puisque l'accusé était Galiléen. Mais Notre-Seigneur ne répondant rien à ses interrogations, Hérode le renvoya donc au Gouverneur romain, après l'avoir traité avec mépris et bafoué (Lc 23,8-12)

« *À chaque Fête, Pilate relâchait un prisonnier, celui que les juifs demandaient. Or, il y avait en prison le nommé Barabbas, arrêté avec les émeutiers qui avaient commis un meurtre dans la sédition. La foule étant montée se mit à demander la grâce accoutumée.* » (Mc 15,6-8)

Si la foule prend une telle initiative, ce ne peut-être que parce qu'elle a acclamé Jésus quatre jours plus tôt, et désire sa libération. Pilate l'a bien compris, il saisit cette occasion de relâcher cet homme qui l'impressionne tant :

« *Pilate leur répondit : “Voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ?” Il se rendait bien compte que c'était par jalousie que les grands prêtres l'avaient livré. Cependant, les grands prêtres excitèrent la foule à demander qu'il leur relâchât plutôt Barabbas.* » Hélas ! Cœurs versatiles, craignant leurs chefs corrompus...

« *Pilate, prenant de nouveau la parole, leur disait : “Que ferai-je donc de celui que vous appelez le roi des Juifs ?” Mais eux crièrent de nouveau : “Crucifie-le !” Et Pilate de leur dire : “Qu'a-t-il donc fait de mal ?” Mais ils n'en crièrent que plus fort : “Crucifie-le !” Pilate*

alors, voulant contenter la foule, leur relâcha Barabbas. » (Mc 15,9-15)

« *Quant à Jésus, il le fit flageller.* » (Jn 19,1)

Pilate espère satisfaire la haine des juifs en ordonnant le châtiment que le droit romain prescrivait pour tout présumé coupable, comme une demi-mesure afin de le libérer le lendemain. Hélas... C'est surtout Jésus qui dirige tout dans cette cruelle passion, Il a voulu souffrir ce supplice pour expier nos péchés et nous sauver.

Personne n'avait imaginé l'ignominie de cette flagellation, avant que le Saint Suaire ne nous en montre les stigmates. Peut-être le laconisme des évangélistes s'explique-t-il par l'horreur que leur inspirait le souvenir de ce supplice infligé à Jésus.

Le condamné était entièrement dévêtu... Un ou deux bourreaux se sont acharnés contre lui, le frappant sur tout le Corps avec le *flagrum*, fouet romain constitué d'un manche et de deux ou trois lanières lestées de petits haltères en plomb. Les coups pleuvent : sur les épaules, le dos, les reins, les cuisses, les mollets, et aussi par devant ; la poitrine et la face antérieure des jambes. La peau de Notre-Seigneur, fragilisée par la sueur de sang de l'agonie, se fend sous le coup des balles de plomb, et commence à se détacher et pendre en lambeaux. Tandis que les lanières des fouets laissent de longues traces livides, innombrables, qui marquent l'ensemble du corps. La flagellation a entraîné la plus grave hémorragie subie par Jésus, renouvelée à chaque fois que sa tunique lui est arrachée par les soldats.

La Vierge Marie savait que Jésus se livrait à ce supplice, et Elle qui ne faisait pour ainsi dire qu'un cœur et qu'un corps avec lui, ressentait tous les coups de fouet qui l'ensanglantaient. Elle en sentait la commotion nerveuse, morale, spirituelle. Toute cette Passion a été sa Compassion, que nous voudrions partager par notre dévotion réparatrice, en relisant avec Elle le *QUATRIÈME POÈME DU SERVITEUR SOUFFRANT*, au chapitre 53° d'Isaïe qu'elle connaissait bien et qui prophétisait les supplices endurés par Jésus cinq cents ans à l'avance :

« *Sans beauté ni éclat (nous l'avons vu) et sans aimable apparence, objet de mépris et rebut de l'humanité, homme de douleurs et connu de la souffrance, comme celui qui nous cachait sa face, il était méprisé et déconsidéré.*

« *Or c'étaient nos souffrances qu'il supportait et nos douleurs dont il était accablé [...]. Il a été transpercé à cause de nos péchés, écrasé à cause de nos crimes. Le châtiment qui nous rend la paix est sur lui et c'est grâce à ses plaies que nous sommes guéris.* »

Alors, comme fruit de ce deuxième mystère douloureux, prenons la résolution de ne plus offenser Dieu Notre-Seigneur, pour ne plus causer de peine au Cœur Immaculé de Marie, et tâchons de les consoler, en offrant nos petits sacrifices et en mortifiant nos sens. Ainsi-soit-il !

(père Bruno de Jésus-Marie.

« LA PÂQUE, LA FÊTE DES JUIFS, ÉTAIT PROCHE »

UN jour de Sabbat, « Jésus vint à Nazara, où il avait été élevé, il entra dans la synagogue, selon sa coutume, et se leva pour faire la lecture. On lui remit le livre du prophète Isaïe et, déroulant le livre, il trouva le passage où il était écrit :

“L’Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu’il m’a consacré par l’onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres. Il m’a envoyé annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur.” [...] Alors Il se mit à leur dire : “Aujourd’hui s’accomplit à vos oreilles ce passage de l’Écriture.” » (Lc 4, 16-20)

Frère Bruno de Jésus-Marie, citant Clément d’Alexandrie (II^e-III^e siècle), qui prenait à la lettre cette expression du prophète Isaïe et son accomplissement par Notre-Seigneur, a déjà affirmé la “chronologie courte” de son ministère : non point deux ou trois ans de prédication, mais un an.

En effet, dans les quatre évangiles, le récit de la vie publique de Jésus tient bien en une année, comptée approximativement entre la Pâque de l’an 29 (Jn 2, 13-3), et celle de l’an 30, durant laquelle fut accompli le Sacrifice de notre rédemption (Jn 11, 55 ; Mt 26, 2 ; Mc 14, 1 et Lc 22, 1). Dans cette période, tous les événements trouvent leur place, y compris les fêtes liturgiques juives que mentionne saint Jean, remplissant bien cette année (cf. IER 133, nov. 2013 p17-20).

Mais alors, pourquoi parle-t-on traditionnellement des trois ans de la vie publique du Christ ?

La raison se trouve dans un unique verset de l’évangile de saint Jean : « *La Pâque, la fête des juifs, était proche.* » (Jn 6, 4)

En effet, saint Jean raconte une première fête de la Pâque, au début de son Évangile (ch. 2 et 3), durant laquelle Notre-Seigneur se manifeste pour la première fois comme le Messie à Jérusalem. Avec les synoptiques, il mentionne aussi la dernière Pâque, celle du Sacrifice de Jésus.

Tout irait bien si, avant son récit de la multiplication des pains et du discours sur le Pain de Vie, il ne donnait cette indication chronologique : « *la Pâque, la fête des juifs, était proche* » (Jn 6, 4). Dans les récits de saint Luc (9, 12) et saint Marc (6, 30), la multiplication des pains est trop éloignée du commencement du ministère de Jésus, comme de son achèvement pour que ce verset puisse désigner une des deux Pâques que nous avons mentionnées. Il s’agit donc, concluait-on traditionnellement, d’une troisième Pâque. Et si la vie publique de Jésus a vu trois Pâques, elle a duré au moins trois ans. Heureusement que saint Jean précise les données des synoptiques, écrivait le P. Boismard dans la Bible de Jérusalem (édition 1956), nous savons grâce à lui la durée réelle du ministère de Jésus !

Mais cette solution n’est pas pleinement satisfaisante. L’Évangile ne connaît aucune autre mention de cette Pâque “intermédiaire” et la durée de trois ans implique de longues périodes sur lesquelles les évangélistes ne nous auraient presque rien dit : frère Bruno considère qu’il est improbable que Notre-Seigneur ait passé tant de temps à

prêcher dans les synagogues de Galilée, sans qu’aussitôt se noue le drame mortel. Le P. Lagrange lui-même, pour des raisons de critique interne du texte écrivait : « Il est difficile d’assigner la raison de cette note », selon laquelle la Pâque était proche (*Évangile selon saint Jean*, Gabalda, 1947, p. 161).

La thèse qui avait rallié l’abbé de Nantes, notre Père (à la suite de l’abbé René Thibaut, s.j., et de l’abbé R. Ernst), de la “fusion” du discours prononcé après la Cène, avec celui prononcé avant l’Ascension, dans le quatrième évangile (Jn 13-17), nous met sur la voie d’une solution à cette difficulté. En effet, dans ces deux discours regroupés par saint Jean, qui écrit avec la liberté du disciple bien-aimé pour constituer le Testament du Seigneur, notre Père, discernait deux contextes, deux “atmosphères” : dans certains passages, l’angoisse et la gravité du dernier repas avant la Passion, dans certains autres, la gloire après l’épreuve, la joie dans l’annonce de la venue du Paraclet.

Le Père M.-J. Lagrange (*op. cit.* p. 195) fait une analyse similaire du discours sur le Pain de Vie que saint Jean raconte dans son chapitre sixième. Il distingue du discours que Jésus a prononcé le lendemain de la multiplication des pains devant la foule qu’il avait rassasiée, un autre discours eucharistique, adressé à des disciples qui avaient persévéré dans la foi à sa Parole.

En effet, après le grand miracle de la multiplication des pains, Jésus a dispersé la “manifestation” des Juifs qui voulaient faire de lui un Roi temporel du Royaume d’Israël (Jn 6, 1-20). Le lendemain, il adresse à la foule fébrile qui l’a cherché partout, un discours qui vise à les arracher à leurs désirs charnels : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non pas parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé du pain et avez été rassasiés.* ²⁷ *Travaillez non pour la nourriture qui se perd, mais pour la nourriture qui demeure en vie éternelle.* » (Jn 6, 26-27)

Les Galiléens paraissent comprendre quelque peu cet enseignement, puisqu’ils demandent à Jésus un « *pain venu du ciel* », comme celui que leurs pères avaient reçu dans le désert, meilleur que le pain terrestre qu’Il vient de multiplier (v. 28-31). Notre-Seigneur répond par une sublime révélation :

« *Le Pain de Dieu, c’est Celui qui descend du Ciel et qui donne la vie au monde [...]. Je Suis le Pain de Vie. Qui vient à moi n’aura jamais faim, qui croit en moi n’aura jamais soif. Mais je vous l’ai dit, vous me voyez et vous ne croyez pas.* » (Jn 6, 33-36)

C’est tout le drame de la prédication de Jésus en Galilée, et la raison de son enseignement en paraboles, tel que le racontent les synoptiques. Ces juifs « *voient* » le Christ, ils admirent même ses miracles, mais la plupart ne « *croient* » pas, ils n’écoutent pas sa parole, ne se convertissent pas.

« *Les Juifs alors se mirent à murmurer à son sujet, parce qu’il avait dit : “Je suis le pain descendu du ciel.”* »

Ils disaient : “Celui-là n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Comment peut-il dire maintenant : Je suis descendu du ciel ?” » (Jn 6,41-42)

Cette objection devait être très répandue, et répétée à l'envi par les ennemis de Notre-Seigneur. Nous la retrouvons dans le récit de sa visite à Nazareth (Mt 13, 54-58), et encore pendant la fête des Tabernacles (Jn 7,27). Voilà bien l'atmosphère des foules de l'Évangile, ouvertes à tous les semeurs de zizanie.

Jésus répond à leurs *murmures* et termine sur une ultime précision qui, dans le récit de saint Jean, ouvre sur la suite du discours : « *Et même, le pain que je donnerai, c'est ma Chair, pour la vie du monde.* » (Jn 6,51)

Avant ce verset, Notre-Seigneur avait déjà dit : « *JE SUIS le Pain de Vie* », mais on pouvait le comprendre dans un sens uniquement spirituel, symbolique. Il ne s'agissait que de *se mettre à l'école du Père*, pour *venir à Jésus*, *croire en Lui*, trouver en Lui notre nourriture spirituelle, afin de *vivre à jamais*. Mais à partir de ce verset 51^e, le mystère de l'Eucharistie est révélé comme le prolongement de l'Incarnation et de la Rédemption : le Fils de Dieu fait Homme nous donne la Vie éternelle par le toucher, la manducation de sa Chair *livrée pour nous*.

Ce sont encore « *les Juifs* », comme au verset 41^e, qui objectent, et « *se mirent à discuter fort entre eux* » (Jn 6,52). Il semble donc que ce discours continue, tel qu'il fut prononcé, toujours devant le même auditoire :

« ⁵³ En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. ⁵⁴ Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. ⁵⁵ Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment une boisson. ⁵⁶ Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. ⁵⁷ De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé et que je vis par le Père, de même celui qui me mange, lui aussi vivra par moi. ⁵⁸ Voici le pain descendu du ciel ; il n'est pas comme celui qu'ont mangé les pères et ils sont morts ; qui mange ce pain vivra à jamais. » (Jn 6,53-58)

Réponse sublime, dure à comprendre par les pauvres gens de Galilée, quoique Notre-Seigneur ait pu leur enseigner cela, au moins pour l'instruction de son Église, qui n'en aura jamais fini de méditer ces paroles divines.

Cependant, les versets suivants nous font penser que Jésus a fait cette révélation devant un auditoire différent :

« ⁶⁰Après l'avoir entendu, beaucoup de ses disciples dirent : “Elle est dure, cette parole ! Qui peut l'écouter ?” ⁶¹ Mais, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce propos, Jésus leur dit : “Cela vous scandalise ? ⁶² Et quand vous verrez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant ? [...] ⁶⁴ Mais il en est parmi vous [vous, mes disciples, mes fidèles] qui ne croient pas.” » Reproche sévère, d'un autre ton que l'avertissement donné à la foule : « *Qui croit en moi n'aura jamais soif.* ³⁶ Mais je vous l'ai dit, vous me voyez et vous ne croyez pas. » (Jn 6,35-36)

« *Jésus savait en effet dès le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient pas et qui était celui qui le livrerait [...].* ⁶⁶ Dès lors, beaucoup de ses disciples se retirèrent, et ils n'allaient plus avec lui. » (Jn 6,60-66)

Le Père Lagrange commente : « Nous avons au v. 60 un indice assez clair que la dualité de l'auditoire répond à la dualité des thèmes, c'est uniquement aux disciples que Jésus a désormais affaire. » En effet, « on ne jugerait pas prudent que Jésus ait institué l'Eucharistie sans y avoir préparé ses disciples. Et c'est précisément par rapport aux disciples que le discernement se fait. Les deux discours pouvaient d'autant plus aisément être groupés, que tous deux s'étaient terminés par des murmures et une sécession. » (*op. cit.* p. 195)

De fait, et c'est l'intuition de frère Bruno, nous comprenons mieux que Notre-Seigneur ait adressé ce discours si précis sur son Eucharistie (Jn 6,53-58) devant des disciples jusque là réputés fidèles, ayant déjà écouté et quelque peu pénétré son enseignement. Par exemple, le v. 56 : « *Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui* », nous révèle l'inhabitation mutuelle que Jésus veut établir avec ses disciples. Dans l'Évangile, Il ne parle de ce mystère que trois autres fois, dans le discours après la Cène (et avant l'Ascension) selon saint Jean, (14, 20 ; 15, 4-7 et 17, 21-23, 26), donc en s'adressant uniquement à ses Apôtres.

Autre petit détail, Jésus parle des Hébreux qui ont mangé la manne dans le désert comme « *les pères* » (v. 58), alors que dans la première partie du discours, s'adressant aux *Juifs* qui revendiquaient cet héritage (v. 31), Il disait « *vos pères* » (v. 49).

Cet enseignement de Jésus devant ses disciples, et la sécession qui s'ensuivit, relaté par saint Jean à la fin de son chapitre sixième est donc distinct du miracle de la multiplication des pains, et a pu avoir lieu tandis que *la Pâque, la fête des Juifs* de l'an 30, *était proche*, quand Jésus préparait ses disciples à sa Passion, qu'il célébrerait comme une Alliance en instituant son Eucharistie *avant de souffrir*.

Saint Jean aurait donc noté cette date au commencement du “chapitre” où il mit en relation plusieurs enseignements de Jésus sur l'Eucharistie, pour souligner que *la Pâque, la fête des juifs*, qui historiquement était *proche* quand Jésus prononça le deuxième discours, figurait ce qu'il allait accomplir : ceux qui *mangent la Chair* de l'Agneau de Dieu immolé *vivront*, tandis que ceux qui ne *La mangent pas n'auront pas la vie en eux*, c'est-à-dire qu'ils mourront comme les Égyptiens frappés par Yahweh au temps de l'Exode (Ex 12,12-13).

À la fin du discours, saint Jean écrit : « *Tel fut l'enseignement qu'il donna dans une synagogue à Capharnaüm* » (6, 59). Cela s'applique bien au premier discours, adressé par Jésus à la foule qui le cherche dans cette ville, après avoir été rassasiée de pains. Mais cette note géographique pourrait aussi s'appliquer au deuxième discours, puisque saint Luc écrit que Jésus retourna en Galilée à la fin de son ministère (Lc 17,11), tandis que *la Pâque était proche*.

Cette analyse du chapitre sixième de saint Jean suffit à résoudre la principale objection à la “chronologie courte” de la Vie publique de Notre-Seigneur, qui nous le fait contempler courant comme un Athlète vers son Sacrifice, pour l'Amour de son Père, et de nous autres pécheurs, qu'il veut arracher au feu de l'enfer, sans perdre une minute.

(père Joseph Sarto du Christ Roi.

CAMP NOTRE-DAME DE FATIMA 2022

“ SAINTE ÉGLISE NOTRE MÈRE ”

L'ÉGLISE MISSIONNAIRE

Qu'est-ce que l'Église missionnaire ? Jusqu'à nos temps modernes, les missionnaires et les théologiens n'y avaient pas vraiment réfléchi. Ils n'étaient pas à s'examiner comme nos modernes apôtres, mais étaient tournés vers la conversion des païens qu'on pensait voués à l'enfer et qu'il était urgent de baptiser pour les sauver, selon l'ordre même de Jésus dans l'Évangile : « *Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné.* » (Mc 16,15-16) L'axiome « hors de l'Église point de salut » était pris au sens strict, peut-être trop, mais il a conduit les missionnaires au dévouement pour le salut des âmes, jusqu'au martyre. Il les a conduits aussi à avoir recours à la Croisade pour imposer la prédication. Selon l'abbé de Nantes, « la liberté humaine parfaite n'appartient qu'à Jésus-Christ et, dans le don divin qu'il lui en a fait, à l'Église catholique. Elle est seule la religion véritable et la société parfaite dont les droits dominant tous pouvoirs et tous individus créés. C'est en vertu de leur appartenance à cette Église divine et vraie que tous les catholiques ont une pleine liberté de culte et d'apostolat en toute nation et tout État. » (LETTRE À MES AMIS n° 185, 1^{er} octobre 1964)

Tout cela changea sous Léon XIII qui, par libéralisme, a abandonné la traditionnelle concertation entre l'Église et l'État pour établir une Chrétienté. La première partie de cette étude montrera comment la création d'une "science" des missions, la "missiologie", donna un nouvel objectif à l'Église, la création d'Églises indépendantes de l'Europe. Nous montrerons ensuite comment l'Église missionnaire fut et demeure latine, qu'elle n'est féconde que par ses martyrs et par la Croisade, et qu'elle est française !

- I -

DE LA CHRÉTIENTÉ À L'ÉGLISE INDIGÈNE, PAR LIBÉRALISME

L'encyclique *SANCTA DEI CIVITAS* du 3 décembre 1880 consacra d'abord l'abandon par Léon XIII de la lutte contre le protestantisme dans les missions : « *Nous passons en effet sous silence les difficultés et les obstacles nés des contradictions. Souvent, en effet, des hommes fallacieux, des semeurs d'erreurs, se donnent pour les apôtres du Christ et abondamment pourvus de ressources humaines, entravent le ministère des prêtres catholiques, ou viennent après ceux qui sont partis, ou élèvent chaire contre chaire... Plût à Dieu qu'ils ne réussissent point dans leurs artifices.* » Les missionnaires étaient seulement incités à plus de zèle et les chrétiens à verser plus d'argent pour entrer en compétition et non combattre ces missions protestantes.

LE LIBÉRALISME, OBSTACLE À LA MISSION DE SALUT UNIVERSEL DE L'ÉGLISE.

Les Pères Blancs commencèrent alors une cohabitation avec les missionnaires protestants en Afrique, jusqu'à leur laisser des territoires à évangéliser. C'était une violation de la mission de salut universelle de l'Église, nouvelle praxis inaugurée par le cardinal Lavigerie qui écrivait à ses missionnaires du Nyanza,

le 24 mars 1883 : « *Un représentant de la Mission Church est venu me trouver à Tunis pour me dire que la Société avait l'intention d'envoyer les missionnaires actuels de l'Ouganda à l'est du lac Victoria. Il ajoutait seulement qu'il voulait avoir l'assurance que vous ne les suivriez pas. Je la lui ai donnée en lui disant avec franchise (sic !) que notre règle était de ne point nous établir dans le voisinage des autres missions (sic !), même catholiques (c'est un pur mensonge, car Lavigerie s'était fait attribuer les missions des Pères du Saint-Esprit dès 1878) et qu'en conséquence ils pouvaient être assurés que vous ne les suivriez pas. J'ai trouvé ce représentant de La Mission Church, qui est un personnage considérable... dans de très bonnes dispositions apparentes...* » (Jean-Claude Cellier, *HISTOIRE DES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE*, Karthala, 2009, p. 179) Et lorsque Lavigerie apprit que le Père Lourdel controversait avec les protestants, il en fut très mécontent et lui imposa « de maintenir cette bonne harmonie et pour cela de ne pas se placer trop près les uns des autres ». Des relations cordiales s'instaurèrent même entre Mgr Livinhac et les pasteurs, on se rendait mutuellement service... Cela continua dans le vicariat de Dar-Es-Salaam en 1906,

dans le Tanganyika en 1910, ainsi qu'au Togo, en 1913, des accords furent conclus avec la société des Frères moraves pour ne pas empiéter sur leur territoire. Mais les Pères Blancs ne jouiront bientôt que d'une liberté relative et au début des années 1890, la situation prendra une tournure tragique par l'anéantissement de leurs missions par les anglicans. Sous saint Pie X, le préfet de la Propagande, le cardinal Gotti leur interdira ces accords.

Pendant ce temps, Bismarck se lançait aussi dans la colonisation du Cameroun en 1884, au moment où la conférence de Berlin imposait à tous les pays colonisateurs la liberté religieuse : aucune contrainte ne pouvait plus être exercée pour empêcher l'erreur de se répandre. C'était la porte ouverte aux missions protestantes dans les pays catholiques.

LA MISSIOLOGIE CONTRE LA COLONISATION.

Mais qu'allaient faire les protestants dans les missions, puisque Luther et Calvin disaient toute entreprise missionnaire inutile ? La création d'une "science" des missions appelée plus tard missiologie leur permit de justifier cette présence, au moment même où le Pape détachait l'Église des puissances coloniales catholiques pour s'entendre avec l'Allemagne !

La première chaire de missiologie fut créée par le pasteur protestant Gustav Warneck de l'université de Leipzig, qui définissait la mission comme la plantation d'une Église nationale et indigène, la *Volkskirche*.

Un des premiers "missiologues" catholiques, le Père Anton Huonder, de Bonn, s'opposait à l'euro-péanisation des indigènes et prônait la création d'un clergé autochtone. Le Père Joseph Schmidlin, alsacien passé du côté allemand, avait fondé la première chaire de missiologie à l'université de Münster en 1911. Il mettait en garde les missionnaires contre toute compromission nationaliste, les invitait à chercher dans les coutumes indigènes les points d'ancrage de la foi et à ne jamais porter atteinte au droit, à la langue, au style de vie des indigènes. Cette hostilité à toute civilisation est bien le fruit de cette *kultur* germanique, mise

en œuvre au Cameroun par la congrégation missionnaire catholique des Pallotins qui promurent dès cette époque l'indigénisation du catholicisme.

Après la Première Guerre mondiale, Benoît XV, pape germanophile, fit passer cette doctrine dans l'Église par son encyclique de *MAXIMUM ILLUD* (1919), encyclique fondée sur les rapports mensongers des Pères Lebbe et Cotta dénonçant la "peste du nationalisme" français dans les missions et voulant "chinoïser" l'Église catholique en abandonnant son caractère latin. Le Pape recommandait l'UNION MISSIONNAIRE DU CLERGÉ, organisme qui fut chargé de répandre cette doctrine missionnaire nouvelle. Pie XI ira plus loin encore : dans l'encyclique *RERUM ECCLESIAE* de 1926, il disait : « Supposez que, voulant jouir d'une pleine indépendance [des populations indigènes] chassent de leur territoire administrateurs, soldats et missionnaires du pays étranger qui les gouverne et qu'elles ne puissent y réussir qu'en s'adressant à la force (sic !), quel malheur, nous vous demandons, ne serait-ce pas alors, dans ces régions, pour l'Église, s'il n'y avait pas une sorte de réseau de prêtres indigènes, répartis sur tout le territoire pour pourvoir pleinement aux nécessités de ces populations déjà conquises au Christ. » Pie XI envisageait déjà la décolonisation et l'abbé de Nantes dit même qu'il l'a provoquée en la suggérant au clergé indigène qui recevait cette encyclique ! En condamnant le nationalisme de l'Action française en cette même année 1926, il donnait raison aux nationalismes indochinois, chinois ou japonais, sacrant les premiers évêques asiatiques. Les missionnaires étaient incités à planter une église locale complète, autonome, c'est-à-dire indigène, afin qu'elle puisse se suffire à elle-même, prétendant ainsi renouer avec la primitive Église sans dire que celle-ci avait bénéficié de la conquête romaine.

Car l'Église missionnaire est latine, c'est-à-dire fondée sur l'ordre romain adopté par les nations chrétiennes, elle n'est féconde que par le martyre associé à la Croisade, et elle est française, c'est-à-dire créatrice de relations durables avec les populations les plus délaissées.

– II –

L'ÉGLISE MISSIONNAIRE EST LATINE

L'Église n'a pu se répandre dans le monde qu'en se fondant sur la vérité de la Révélation biblique associée à la Sagesse grecque et à l'Ordre romain.

1. LA VÉRITÉ

L'Église missionnaire, c'est d'abord la prédication de la vérité reçue de la Révélation : vérité sur Yahweh, qui s'est nommé "Je suis", sur la Personne

de Jésus, Fils de Dieu, mort pour rendre témoignage à la Vérité, comme il le disait à Pilate. Or, au même moment, l'Occident se trouva, par une volonté de Dieu, en accord philosophique avec la Révélation. Aristote développait une métaphysique qui permettait la saisie immédiate de la vérité, de l'existence des êtres et donc de Dieu. La notion même de Dieu qu'il a définie était métaphysiquement le vrai Dieu

de la Bible ! C'est pourquoi les Pères de l'Église ont récupéré la sagesse grecque qui sera le fondement obligatoire de toute civilisation.

Cela nous paraît évident, mais ces notions de vérité, d'être, et de Dieu ne sont pas communes à toutes les civilisations : celles de l'Asie l'ignorent, y compris dans son vocabulaire où elle est absente. Le Père Van Straelen l'explique très bien, je le cite : « Alors que la philosophie et la théologie occidentales ont fixé le sens des concepts en un travail intellectuel qui a duré des millénaires et ont ainsi créé un langage conceptuel par le moyen duquel une commune compétition intellectuelle devint possible, une telle entreprise n'a pas eu lieu en Orient. On ne peut pas présupposer la compréhension de concepts aussi fondamentaux que Dieu, âme, esprit, conscience, Bien, Mal, Personne, péché, salut, rédemption, grâce, immortalité chez les représentants des religions orientales. Ces concepts n'existent pas. » Pour eux, pas de vérité transcendante et immuable, pas de principe d'identité qui implique que l'être et le non-être sont contradictoires.

L'abbé de Nantes avait pour ami monsieur Henri Boegner, qui avait bâti tout un traité de philosophie sur la loyauté. Il expliquait qu'il n'y a de communication entre les hommes, que lorsque le langage est un langage vrai qui suppose une loyauté sans laquelle il n'y a pas de société ! Il n'y a de communauté que lorsqu'on emploie un langage précis qui véhicule des idées précises, et que l'homme dit ce langage pour transmettre ces idées en toute loyauté à celui avec lequel il parle. La vérité est donc un des fondements de la vie sociale, disait notre philosophe.

En conséquence, ces prétendues civilisations ne peuvent pas être christianisées en tant que telles, car sans véritable fondement. Il y a entre elles et la civilisation chrétienne, un abîme ou comme dit notre Père, « pour parler moderne, une différence de potentiel entre ceux qui envoient les missionnaires et ceux à qui ils sont envoyés. Différence de la religion unique et vraie, infiniment supérieure à toute autre possible, différence de la civilisation fondée sur elle, supérieure à toute autre fondée sur rien de comparable, seule définitive et universelle. »

2. L'ORDRE ROMAIN

Dieu a donné à Rome le sens de l'ordre et de la loi. Pour un Romain, la loi, c'est la condition de l'ordre. L'ordre est la condition de la prospérité des sociétés et de la diffusion de la foi catholique : Notre-Seigneur Jésus-Christ a fondé son Église au moment où l'Empire romain était en paix et avait établi un ordre propice à l'expansion de l'Église catholique. Notre-Seigneur n'a jamais critiqué la

colonisation romaine alors même que l'Ancien Testament, pourtant inspiré par Lui, annonçait la libération des juifs du joug de l'étranger. Au contraire, il a toujours eu de bonnes relations avec les Romains, incitant les juifs à rendre « à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Par cette seule petite phrase, Notre-Seigneur a constitué la Chrétienté : on respecte l'autorité de César, mais Dieu premier servi. Et désormais, l'Église s'en tiendra à cette sagesse imperturbablement jusqu'à notre trahison moderne.

À sa suite, saint Paul admira l'ordre romain dont il était citoyen. En plusieurs occasions, il donne les soldats en exemple et il fera même appel à Rome. Dans tous les procès que nous racontent les Actes, comme lors du procès de Jésus, le contraste est remarquable entre les juges romains, épris de droit et de justice, et la perfidie des instances juives (Ac 23,26). C'est grâce à cet ordre que saint Paul a pu accomplir son apostolat missionnaire et qu'il a pu même prêcher devant des juifs hostiles à Jérusalem sous la protection de la cohorte romaine.

Après la chute de l'Empire romain, la hiérarchie de l'Église assumait l'ordre romain, d'autant plus que, très souvent, les évêques étaient issus de nobles familles romaines qui avaient occupé de hauts postes dans l'administration.

Au sixième siècle, saint Grégoire, ancien préfet de Rome, avait compris que la grande œuvre d'évangélisation des masses barbares, pour perdurer, ne pouvait plus se faire uniquement sur des initiatives individuelles de missionnaires, mais devait devenir œuvre d'Église, par des moines missionnaires sous l'autorité du Pape et par une nation chrétienne. Ainsi l'Angleterre, convertie par saint Augustin avec le soutien des Francs, devint à son tour un foyer d'ardents moines missionnaires, dont saint Boniface, apôtre de la Germanie au huitième siècle qui affirmait : « Sans le patronage du prince des Francs [Charles Martel], je ne puis ni gouverner les fidèles de l'Église ni défendre les prêtres ; je ne puis même pas, sans l'ordre qu'il maintient et la crainte qu'il inspire, empêcher les pratiques païennes et l'idolâtrie allemande. »

L'Église n'a eu d'efficacité missionnaire que dans ce cadre. Le patronat des nations catholiques sur les missions au seizième siècle en fut le prolongement : ce sont les Rois Catholiques du Portugal, d'Espagne et de France qui ont porté la religion catholique dans le monde entier en fondant des colonies à la manière de la colonisation romaine, en civilisant les peuples qu'ils évangélisaient. La colonisation du Canada est pour cela un modèle de concertation entre mission, colonisation et croisade.

Là où on a voulu s'émanciper de cet ordre, l'expansion de la Chrétienté a cessé. C'est ce que

nous avons constaté l'année dernière en racontant l'évangélisation de l'Amérique et de l'Asie. Les religieux du Mexique et du Pérou et plus tard ceux d'Asie, attiédés par l'humanisme, ont voulu évangéliser sans le cadre de l'ordre romain, par une confiance excessive dans les capacités de l'homme même barbare. Tel ce Las Casas qui haïssait explicitement la colonisation romaine dans ses écrits, ou ces religieux franciscains et dominicains qui ont voulu exercer seuls l'autorité sur les Indiens en les soustrayant à toute soumission au colonisateur. Peu à peu, ils se sont associés aux chefs indigènes ou créoles pour former un état dans l'État et chasser l'Espagne par des coups d'État et des révoltes. S'attachant aux richesses qu'ils géraient tout seuls, ils ne recrutèrent plus, eurent beaucoup de défections dans leurs rangs et ne firent plus aucun fruit. Les Indiens retournèrent à l'idolâtrie.

C'est l'intervention de Philippe II qui a rétabli la situation : en accord avec saint Pie V, il a soumis les religieux et les caciques à l'autorité des évêques et à celle de gouverneurs remarquables, d'où il en est résulté une Chrétienté florissante au Mexique et au Pérou au dix-septième siècle. Mais dans les pays d'Asie où l'Espagne n'avait pas d'autorité directe, cet esprit d'insoumission va perdurer chez les jésuites.

3. LA COLONISATION, REMÈDE À L'HUMANISME UTOPIQUE

On aboutit aux aberrations des jésuites Matteo Ricci en Chine, Valignano au Japon, et Nobili en Inde, où les missionnaires s'entendent avec les autorités païennes, refusent l'intervention des pays chrétiens et laissent leurs chrétiens pratiquer des rites païens. Les quelques conversions qu'ils firent ne résistèrent pas aux persécutions qui anéantirent les chrétientés du Japon et de Chine et les jésuites furent obligés de mentir pour faire croire à l'efficacité de leurs méthodes.

Cet humanisme utopique va même toucher Rome, grâce à la propagande faite par les religieux qui écrivent de nombreux ouvrages durant les années 1580-1590, prétendant qu'on pourrait christianiser ces prétendues civilisations païennes. Le préfet de la Congrégation de la Propagande, le cardinal Ingoli, influencé par ces idées et bien qu'hostile aux jésuites, recommanda la création d'un clergé indigène comme remède miracle à la décadence des missions d'Asie et après sa mort, par les instructions de 1659, les Missions étrangères de Paris recevront de Rome la charge de créer un clergé indigène et même une hiérarchie épiscopale indigène censés être plus aptes à convertir ceux de leur nation, parce qu'ayant les mêmes mœurs et coutumes, ils seraient plus proches d'eux par la culture. Mais ils ne purent

établir de hiérarchie épiscopale indigène. Quant au clergé, il est remarquable que, malgré des instructions de 1659 très favorables à l'inculturation, Rome n'a jamais accepté de liturgie en langue chinoise pour faciliter l'ordination des indigènes, malgré les demandes réitérées des missionnaires, y compris de Mgr Pallu lui-même. On enseigna avec succès le latin aux indigènes, quitte à retarder leur ordination pour s'assurer de leur fidélité par une longue mise à l'épreuve dans l'emploi de catéchiste. Au dix-septième siècle, les Pères des Missions étrangères de Paris n'ordonnaient pas les indigènes avant l'âge de quarante ans, ce qui explique leur faible nombre.

C'est Mgr Pallu qui, après des voyages incessants et des enquêtes, va informer Rome et faire condamner cette adaptation aux mœurs et aux rites païens qui était en train de gangrener l'Église missionnaire d'Asie. Il comprit aussi le caractère providentiel de l'intervention française et de la nécessaire entente entre mission et colonisation comme remède à ces maux. Dans un mémoire adressé aux directeurs de la Compagnie des Indes dès 1667, Mgr Pallu souhaitait que, par son établissement dans les Indes, cette Compagnie aide à la conversion de ces peuples qui, « recevant la foi, s'assujettiront avec moins de répugnance aux lois des Français, en sorte que, peu à peu, se naturalisant par la religion à nos mœurs, ne composeront plus qu'un même peuple avec eux, et n'ayant plus qu'un même Dieu ne reconnaîtront plus aussi que le seul roi de France. » (Lettres de Mgr Pallu, *Les Indes Savantes*, 2008, p. 596) N'est-ce pas déjà le Père de Foucauld ?

Une autre fois, il écrira : « Qui sait si Dieu ne veut point se servir de la France pour la réforme des Indes, ayant inspiré au Roi le dessein d'y établir une compagnie (la Compagnie des Indes de Colbert) et nous la pensée de nous y venir *victimiser* ; étant nécessaire que l'un et l'autre se rencontrent et qu'ils soient très unis pour travailler à ce dessein. Au moins peut-on dire que c'est le seul moyen qui se présente maintenant pour porter quelques secours dans beaucoup de lieux des Indes, où tout est dans une épouvantable corruption. » (Lettre du 8 janvier 1672)

Hélas, Mgr Pallu ne trouvera pas de soutien dans Colbert et Louis XIV étant au même moment opposé au pape Innocent XI, cela va nuire aux missions étrangères qui dépendaient étroitement du Pape et profiter aux jésuites intrigants. Alors, quand l'ordre catholique royal est absent ou défaillant, que ce soit dans les pays de mission, ou même dans leur pays d'origine, la seule solution catholique qui se présente aux missionnaires, c'est de subir la persécution et le martyre.

– III –

L'ÉGLISE MISSIONNAIRE FÉCONDE PAR LE MARTYRE ET LA CROISADE

Car elle prêche d'abord la Croix du Christ. La première chose que plante un missionnaire ou un conquérant, comme Christophe Colomb, Cortès, c'est la Croix, car le salut est donné par la Croix du Christ. Planter l'Église, c'est d'abord planter la croix, les missiologues l'ont totalement oublié dans leurs études. Et lorsqu'on ne plante pas la Croix, on prêche la mondanité du diable disait le pape François, tandis que prêcher la croix, cela mène à la réaction hostile des païens, mais produit aussi des fruits de conversion.

Saint Paul l'avait expérimenté le premier à Athènes : la seule fois qu'il chercha un point de contact avec les religions païennes et appliqua le premier, la méthode d'adaptation, dit le Père Van Straelen, il a échoué ! Son discours à l'Aréopage où il flattait quelque peu les païens de croire à un dieu inconnu ne provoqua aucune conversion : il ne put y fonder aucune Église et on ne parlera plus d'Athènes dans la suite des Actes des Apôtres. Mais c'est à Corinthe, parmi les pauvres débardeurs qu'il réussit, en changeant de méthode pour ne prêcher que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié et abandonner le discours raisonnable, logique et cohérent des sages. Ce fut un tournant dans son ministère, il comprit que ce n'est pas aux sages qu'il faut s'adresser, mais aux pauvres et aux méprisés et qu'il faut qu'il « *complète en sa chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps, qui est l'Église* ».

1. LE MARTYRE

On pourrait multiplier les exemples, mais l'histoire d'Isaac Jogues, que frère Bruno appelle un mystère d'incarnation rédemptrice (La fondation de la Nouvelle France, épopée héroïque et mystique, *MISSION ET COLONISATION*, PC 11, 6^e conférence), illustre bien la maxime de Tertulien : « *Le sang des martyres est semence de chrétiens*. » Le missionnaire jésuite se laissa capturer et subit volontairement les tortures les plus horribles, afin d'être là pour soutenir les chrétiens hurons prisonniers des Iroquois et leur donner l'absolution. C'est ce que fera saint Maximilien-Marie Kolbe dans le bunker de la faim. Isaac Jogues va devenir l'esclave volontaire des Iroquois, pendant un an, et par son inaltérable patience sous la torture et sa charité inépuisable, les Iroquois le traitèrent peu à peu avec moins de dureté, et le soir quand, groupés en cercle dans leur cabane, ils fumaient le calumet autour du

feu, ils l'accablaient de questions sur le ciel, le soleil et les astres et, le Père Jogues en profitait pour leur parler du Créateur et des devoirs de l'homme envers lui. Ils l'écoutaient avec un intérêt non dissimulé. Quelques-uns même, des malades surtout, se convertirent. En un an de captivité, le saint martyr de la foi avait baptisé soixante-dix personnes, enfants, jeunes gens ou vieillards, de cinq "nations" différentes, gerbes d'âmes grossières qu'il avait glanées une à une au prix de son sang. Mais c'est aussi pour établir la paix française qu'il retournera chez les Iroquois de nouveau en guerre, sachant très bien qu'il serait martyrisé, mais il était le seul à pouvoir les calmer. Il réussit à leur faire signer un traité de paix, mais la sauvagerie et la fourberie de ces Indiens, à qui le pape François est pourtant allé demander pardon ! les firent se parjurer et le Père Jogues fut fait à nouveau leur prisonnier, mais cette fois jusqu'au martyre.

2. L'EFFORT DE LA CROISADE

Alors, il a bien fallu que la France défende cette Chrétienté naissante car, comme le dit notre Père : « En temps de persécution, et comme aujourd'hui de libéralisme et d'anarchie, l'Église est en malaise, et malgré des miracles d'héroïsme constant, elle est exposée à la consommation et à la mort. » La Croisade était nécessaire pour achever la conversion des Iroquois et elle est dans la ligne même du martyre. C'est pourquoi elle sera traitée sous le chapitre du martyre.

Notre Père l'explique admirablement dans la *LETTRE À MES AMIS* n° 140 : « C'est une terrible et grande leçon que nous donnent les siècles et à laquelle la Sainte Église n'a jamais contredit, que rien de grand ni de noble ne s'accomplit sur terre sans effusion de sang. Ce sang très pur révèle les forces plus hautes qui se livrent combat par la main des hommes, célestes et infernales, Michel et ses anges contre Satan et ses armées, jusqu'au jour que Dieu a fixé dans sa Sagesse insondable pour la victoire définitive de son Messie et de son Église. Ce sang nous interdit la tentation de croire qu'entre hommes et peuples, loin de Dieu et sans Jésus-Christ, nous puissions mettre un terme à cette longue lutte pour retrouver ensemble le paradis terrestre. *Ce sang nous fixe notre devoir, qui est de défendre et d'étendre, par la charité et la justice, mais aussi bien par la force qui libère et la sagesse qui retient les conquêtes des armes, la Chrétienté jusqu'aux extrémités du monde. Il*

faut libérer les peuples qui gémissent sous la domination de Satan, et tout le reste est littérature... »

La Croisade est donc un devoir sacré, un droit de guerre dont le Souverain Pontife est le maître. Elle est ordonnée pour la protection des missionnaires et des colons. C'est l'Église, par le pape Urbain II, qui l'ordonna en 1096 et, en prêchant la deuxième Croisade aux barons réunis à Vézelay à Pâques 1146, saint Bernard justifia surnaturellement ces combats que la Chrétienté doit entreprendre. Nous avons toute une lignée de saints et de mystiques qui l'ont recommandée ou qui y ont participé, de Saint Louis à sainte Jeanne d'Arc, du Père Joseph du Tremblay contre les protestants ou contre les Turcs. La Croisade est un effort héroïque et non une entreprise de pillage, car elle demande un renoncement aux biens de la terre : les Croisés qui partaient en Terre sainte devaient tout abandonner, et accepter une mort possible qui confine au martyre, surtout si on tombe sous le cimeterre du sarrasin ! C'est l'histoire des Croisades en Orient, mais pas seulement.

Le sacrifice héroïque de Dollard des Ormeaux au Canada dans la défense de Ville-Marie, fut un vrai martyre. Depuis le printemps 1650, les Iroquois alliés à d'autres tribus harcelaient les Français et leurs vagues d'assaut submergeant peu à peu Ville-Marie, Dollard des Ormeaux décida de se jeter sur les barbares et de se battre à mort pour impressionner leurs esprits. Seize jeunes colons se joignirent à lui et remontant l'Outawai, ils attendirent les Indiens à Long-Sault, à dix lieux de Montréal, le 1^{er} mai 1658. Huit cents Iroquois se heurtèrent aux seize Français qui en tuèrent le tiers avant de succomber sous la hache des barbares. Voyant une telle résistance, les Iroquois renoncèrent à attaquer Ville-Marie.

En cette même année 1658, deux ans avant sa mort, le doux saint Vincent de Paul avait conçu avec le chevalier Paul, grand amiral de la flotte du roi, le projet d'attaquer Alger. Mais la Croisade est en horreur aux mondains et dans la deuxième moitié du dix-septième siècle, commençait à se répandre un mauvais esprit dans les sphères de la Cour de Louis XIV. « Ce que je sais des Croisades, c'est qu'elles ne sont plus de mode depuis Saint Louis », déclarait Monsieur de Pomponne, ministre de Louis XIV. On préférait développer le commerce avec les barbares plutôt que d'étendre le royaume du Christ, malgré les excommunications et au grand désespoir des missionnaires en poste en Afrique. L'esprit mercantile de Colbert l'a emporté sur l'esprit de Croisade prêché par Bossuet et toutes les expéditions tentées par Louis XIV n'eurent aucune suite.

Mais quand cette œuvre éminemment religieuse de la Croisade est abandonnée, c'est la mission qui en pâtit. En 1683, c'est le martyre du consul

de France et vicaire apostolique, le lazariste Jean Le Vacher, attaché à la gueule d'un canon de sept mètres qui défendait l'entrée du port d'Alger.

Mais c'est aussi l'échec de l'ambassade du Siam, envoyée par Louis XIV en 1688. Le Roi avait choisi les jésuites pour cette mission, car il était en froid avec les Missions étrangères de Paris. Or ni les jésuites ni l'ambassadeur La Loubère ne prêchaient la Croisade, mais les principes des jésuites d'Asie, c'est-à-dire l'entente avec les bonzes : « C'est à mon sens l'un des plus importants articles de la conduite des missionnaires de s'accommoder tout à fait dans tout ce que prescrivent les règles des Talapoins (bonzes), où elles n'ont rien de contraire au Christianisme. L'exemple du Père de Nobili jésuite est célèbre. Au Maduré, il se résolut à vivre en brahmane, le corps presque nu, marchant pieds nus... on dit qu'il convertit près de quarante mille personnes. » Ces chiffres sont complètement faux et l'on est loin de l'esprit de saint François Xavier, qui avait chassé les brahmanes de Goa et qui les considérait avec les bonzes du Japon comme des êtres malfaisants.

Une révolution de palais à Bangkok fomentée par le chef des bonzes fit capoter ce projet d'entente en 1688 et l'escadre française n'intervenant pas, les missionnaires des Missions étrangères de Paris furent mis en prison tandis que les jésuites quittèrent le Siam pour la Chine où ils continuèrent leur mondanité du diable. Leur humanisme de mondains, aussi bien en France qu'au même moment en Chine et partout dans le monde, contribue à installer ce conformisme catholique, froid, sec et plat qu'un Grignon de Montfort dénoncera bientôt comme la peste de ce temps et l'annonce de l'apostasie générale. Les jésuites comptaient en France des dizaines de collèges, des milliers de membres et des millions d'amis, c'était le lieu privilégié du recrutement des missionnaires. Tout ce beau monde cessa de fournir des ecclésiastiques aux missions à partir du moment où Mgr Lambert de la Motte et Mgr Pallu s'opposèrent à leur apostolat controversé au Siam et en Chine. De 1693 à 1742, seulement six ecclésiastiques partirent pour l'Asie ! Le recrutement ne reprit qu'après la condamnation des jésuites, en 1742 ! Les jésuites en Chine étaient bien acceptés à la cour de l'Empereur, mais ils n'y firent aucun fruit durable, car ils étaient interdits de prosélytisme. L'Église missionnaire n'est féconde qu'en acceptant sa condition méprisée.

3. LA CONDITION MÉPRISÉE DES VRAIS MISSIONNAIRES

Les Pères du Saint-Esprit fondés par le Père Claude Poullart des Places au début du dix-huitième siècle

avaient cet esprit, reçu du Père de Montfort lui-même. Pour être admis au séminaire du Saint-Esprit, un candidat devait remplir trois conditions : être pauvre, vouloir se consacrer aux œuvres difficiles et abandonnées, être assez doué pour suivre avec succès le programme des études. « Qu'il faille être relégué dans le fond d'une campagne ou enseveli dans le tombeau d'un hôpital, instruire un collège, enseigner dans un séminaire, qu'il faille même traverser les mers et aller jusqu'au bout du monde, leur devise, la voici : "Nous voilà prêts à exécuter vos volontés : *Ecce ego, mitte me !*" » Plusieurs d'entre eux entrèrent aux Missions étrangères de Paris, car on ne pouvait pas être envoyé en mission autrement.

Entre 1750 et 1815, on assiste certes à une chute vertigineuse de la Mission que tout le monde attribue à la déplorable attitude de Benoît XIV, des décrets qu'il a pris dans les années 1740 qui condamnaient les jésuites. Cette attitude aurait entraîné un raidissement de l'Empereur en Chine, à cause de l'outrage porté à la "civilisation" chinoise, et déchaîné des persécutions qui auraient entraîné la paralysie de Chrétientés en pleine croissance. Rien de plus faux !

LES BIENFAITS DE LA CONDAMNATION DES RITES.

Les décrets de Benoît XIV promulgués en 1742 sont infaillibles, car il s'agit d'une décision de l'Église mettant fin à l'idolâtrie permise par les jésuites dans les missions d'Inde et d'Asie. La bulle *EX QUO SINGULARI* est très claire : « *Nous donc, observant que cette Constitution regarde la pureté du culte chrétien, qu'elle prétend préserver de toute tache de superstition [car c'est de ça qu'il s'agit : savoir qui on adore] nous ne saurions souffrir que personne ose témérairement y résister ou la mépriser, comme si elle ne contenait pas une décision suprême du Siège apostolique et comme si ce dont il s'agit ne touchait pas à la religion, mais était quelque chose d'indifférent ou quelques points de disciplines variables.*

« *En conséquence, voulant faire usage de l'autorité que Nous tenons du Dieu Tout-Puissant pour la maintenir dans son entière vigueur, de par la plénitude de cette autorité [on ne peut pas adopter un ton plus solennel !], non seulement Nous l'approuvons et la confirmons, mais encore Nous lui ajoutons autant que Nous pouvons toute force et toute valeur pour la rendre de plus en plus stable et solide, et Nous disons et déclarons qu'elle a en elle-même la pleine et entière autorité d'une constitution apostolique.* » C'est une décision qui va gouverner l'Église missionnaire jusqu'au début du vingtième siècle.

Cette condamnation a produit des fruits que prévoyait déjà Benoît XIV lorsqu'il récusait d'avance l'objection : « *Nous avons confiance que, Dieu*

aidant, les missionnaires chasseront de leur cœur la vaine crainte que, par l'exacte observation des décrets apostoliques, la conversion des infidèles ne soit entravée.

« *Car il faut attendre cette conversion de la grâce de Dieu qui ne manquera pas à leur ministère s'ils prêchent intrépidement la Vérité de la religion chrétienne aussi pure qu'ils l'ont reçue du Siège apostolique, étant prêts aussi à la soutenir jusqu'à l'effusion de leur sang, à l'exemple des Saints Apôtres et des autres plus fameux défenseurs de la foi chrétienne, dont le sang répandu, bien loin d'interrompre ou de retarder la propagation de l'Évangile n'a fait que rendre la vigne du Seigneur plus florissante.* » Et le Pape est obligé de rappeler qu'en tant que missionnaires, « *ils doivent penser qu'ils sont de vrais disciples de Jésus-Christ et qu'il ne les envoie pas aux joies temporelles, mais à de grands combats, non pas aux honneurs, mais aux mépris, non pas à l'oisiveté, mais aux travaux, non pas au repos, mais dans le but qu'ils portent beaucoup de fruits dans la patience.* »

De 1755 à 1769, pendant les premières années d'apostolat clandestin de Mgr Pottier qui fut le seul Européen dans les provinces du Su-Tchuen, du Yunnan et du Chen-si, le nombre des chrétiens était déjà passé à douze mille, alors qu'il avait trouvé la chrétienté jésuite moribonde. Formé au séminaire du Saint-Esprit du Père Poullard des Places puis entré aux Missions étrangères de Paris, Mgr Pottier mit en application la condamnation des rites dans son diocèse. Il subit d'atroces persécutions de la part des autorités chinoises, en particulier celui de l'étau de bois emprisonnant ses jambes, mais il survécut miraculeusement et à sa mort en 1792, le vicariat apostolique du Su-Tchuen comptait 25000 chrétiens. L'explication de ce succès tient aussi à un événement qui eut lieu en 1775 : Mgr Pottier avait exorcisé une jeune fille dont la possession diabolique était connue de tous les Chinois de la région et des mandarins eux-mêmes et nul ne la mettait en doute. La délivrance de la jeune fille obtenue par ses prières suscita de nombreuses conversions, mais en France, certains ecclésiastiques acquis aux idées des Lumières mettaient en doute le miracle, d'autant plus que cela mettait en lumière l'infestation par le démon de cette prétendue civilisation chinoise si admirée des philosophes. À la mort de son successeur et ancien coadjuteur Mgr de Saint-Martin, lui-même hostile aux rapprochements avec la culture chinoise, on comptait quarante mille chrétiens, et soixante mille après le martyre de Mgr Dufresse en 1815 !

Tandis qu'en Indochine, Mgr Pigneaux de Béhaine avouait lui-même l'échec de son apostolat qu'il attribuait à tort à ses péchés, alors que c'est

plutôt sa méthode qui doit être mise en cause. Il s'était laissé persuader qu'en suivant l'exemple des jésuites qui toléraient le culte de Confucius et des ancêtres chez leurs chrétiens, il s'attirerait la bienveillance des élites. En quoi il contredisait sciemment les décisions de Benoît XIV, et Mgr de Saint-Martin avec qui il était en correspondance ne réussit pas à le convaincre de son erreur. Il forma un clergé indigène dans l'étude des classiques chinois, c'est-à-dire les écrits de Confucius qui véhiculaient un matérialisme conduisant à l'athéisme.

À sa mort, Mgr Pigneau de Béhaine eut un beau tombeau à Hanoï, mais le résultat le plus tangible

de son apostolat fut l'installation pour longtemps de la dynastie des Nguyen qu'il n'avait pu convertir et qui persécutera de façon atroce les missionnaires au dix-neuvième siècle, jusqu'à l'intervention française. Il faut dire tout de même que Mgr Pigneau n'eut pas le soutien de la France alors sous l'emprise des philosophes des prétendues "lumières". La révolution y avait provoqué un arrêt de l'élan missionnaire, mais son erreur fut de croire qu'il pouvait se passer de l'intervention de la France.

Mais l'histoire du relèvement miraculeux de l'Église missionnaire au dix-neuvième siècle le montre de façon éclatante : l'Église missionnaire est française !

– IV –

L'ÉGLISE MISSIONNAIRE EST FRANÇAISE

Après cet effondrement des missions séparées de la colonisation, on assiste, au dix-neuvième siècle, à un nouveau missionnaire prodigieux. D'où vient-il ? Dans son ouvrage, *MISSIONS ET MISSIONNAIRES*, Georges Goyau l'attribue au pape Grégoire XVI dont le pontificat a commencé en 1832. Certes, l'action de Grégoire XVI a été très favorable aux missions par sa condamnation de la liberté religieuse que Lamennais voulait introduire dans l'Église et qui aurait ruiné les missions. Mais Grégoire XVI n'avait aucun moyen matériel, aucun missionnaire à sa disposition et ce nouveau ne s'est pas préparé tout seul dans les seules années de son pontificat (1831-1846), car il a fallu du temps pour former un corps de missionnaires. Le recrutement missionnaire n'a pu reprendre qu'à partir de la Restauration de 1815 : c'est pourquoi l'Église missionnaire est une œuvre entièrement française, c'est-à-dire catholique, royaliste et communiera, et Rome n'en a été que le soutien lointain. C'est la France du dix-neuvième siècle qui a donné naissance à l'énorme majorité des instituts missionnaires de l'époque, ainsi qu'aux trois principales œuvres d'assistance aux missions destinées à devenir œuvres pontificales, qui sont fort célèbres : la Propagation de la Foi, la Sainte-Enfance, l'œuvre de saint Pierre Apôtre. Entre 1822 et 1898, la France fournit à elle seule les deux tiers des ressources de la Propagation de la Foi. Sur les 13314 missionnaires que compte l'Église en 1900, la France fournit les deux tiers des prêtres et les quatre cinquièmes des frères et des sœurs. Pourquoi ?

1. UNE ŒUVRE CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRE ET TRADITIONNELLE

Les grandes vocations de missionnaires du dix-neuvième siècle ont été suscitées par le scandale causé par l'œuvre diabolique de la Révolution, avec le désir ardent de réparer par les plus grands dévouements et les plus grands sacrifices, le mal que la France révo-

lutionnaire a fait dans le monde. Ainsi la congrégation missionnaire des Pères de Picpus du Père Coudrin fut fondée en réparation des crimes de la Révolution. La grande majorité des candidats aux Missions étrangères de Paris sont issus des campagnes reculées où des prêtres réfractaires ont entretenu la foi catholique auprès de leurs familles pendant la Révolution française, au prix de leur liberté ou de leur vie.

C'est pourquoi ce nouveau missionnaire est traditionnel et se fonde sur les décrets de Benoît XIV : de la même manière qu'ils ont refusé de se rallier au culte de la déesse raison ou au culte de la liberté, les missionnaires refusèrent l'adaptation aux cultures païennes. Saint Théophane Vénard écrivait : « Oh ! que c'est triste de regarder autour de soi et de n'apercevoir que des villages païens, que des toits de pagodes, de n'entendre que le son des cloches des bonzes, de ne voir que les cérémonies diaboliques paraître au grand jour ! Pour la religion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il faut qu'elle courbe son front humilié devant Confucius et Bouddha, ses ministres se cachent, leur tête est mise à prix, et mandarins et peuples vexent à qui mieux mieux ses adorateurs. Est-ce que le jour de la délivrance ne se lèvera pas bientôt ? » (Lettre de septembre 1857)

Son confrère en Chine, Mgr Verrolles était du même esprit en adoptant les directives du synode du Sutchuen qui avait prescrit aux prêtres au début du dix-neuvième siècle de ne pas mettre leur confiance « dans les paroles persuasives de la sagesse humaine, comme les paroles de Confucius ou des autres philosophes et sages du Siècle, pour que ne soit pas évacuée la Croix du Christ ». Mgr Verrolles protestera lorsque les jésuites recommencèrent à utiliser la méthode de Matteo Ricci : « Ces bons Pères n'ont pas changé : être plus chinois que chrétiens [...] n'est-ce pas de là que sont venus tous nos maux et la ruine presque entière de la religion en Chine ? Jadis, Confucius érigé en

saint était dans les églises chrétiennes, et son image était appendue à côté de celle de la Mère de Dieu. Aujourd'hui donc on la relèverait... sans doute pour complaire à l'orgueil chinois, sous prétexte de diminuer les obstacles : et avec cela on pense que l'on fera des chrétiens ! Grand Dieu, quel christianisme ! »

Pour lui, « tous les lettrés, bien loin de voir dans ces livres le nom, le sens de notre Dieu, n'y ont jamais vu, compris autre chose que le Dieu-nature, une loi aveugle qui fait tout marcher, qui est tout et partout, une espèce de panthéisme mystique et vague qui s'adapte bien aux caractères de la langue chinoise (aux idéogrammes), et à sa phraséologie obscure. »

Pour lui, à la différence des Chinois, « les Grecs auxquels [les Pères de l'Église] prêchaient, et même Socrate et Platon, enseignaient, affirmaient sans équivoque, et de l'avis de tous, le vrai Dieu. On voit que c'est ici tout le contraire : donc nulle parité. » Il prônait la méthode de la *tabula rasa* : « Pourquoi ne pas y aller tout simplement, et dire tout net à ce peuple : nous venons ici vous annoncer le vrai Dieu [...]. Et avec notre saint Rémy à Clovis : *Adora quod incendisti, incende quod adorasti* ! Pas deux manières de prêcher l'Évangile, et certes, en Chine moins qu'ailleurs. »

Grâce à cette intransigeance, il développa la Chrétienté de Mandchourie qui comptera en 1898, à la veille de la persécution, deux évêques, trente-quatre missionnaires français administrant quelque vingt-cinq mille chrétiens et plusieurs religieuses de la Providence qui tenaient environ trois cents écoles et orphelinats avec leurs quatre mille cinq cents élèves et orphelins ! Cette Chrétienté faillit être anéantie en moins de six semaines lors de la guerre des Boxers, s'il n'y avait eu l'intervention providentielle de l'armée russe (*IL EST RESSUSCITÉ* n° 231, avril 2022). La Croisade était encore d'actualité !

2. LA NÉCESSAIRE CROISADE CATHOLIQUE FRANÇAISE

Pour combattre l'idolâtrie et protéger les chrétiens naissantes, les vrais missionnaires souhaitaient que l'on reprenne la Croisade. En Indochine, saint Théophane Vénard se plaignait de l'inertie des autorités françaises : « Les journaux parlent quelquefois d'énergiques représentations en faveur de la religion chrétienne. Nous ignorons qui invente de la sorte. Il n'y a rien de vrai, rien, absolument rien. L'esprit qui animait Constantin, le grand Théodose, Saint Louis et les chevaliers, cet esprit n'est plus avec les gouvernements modernes devenus athées sous l'influence du protestantisme et du voltairianisme. »

C'est pourquoi Mgr Puginier soutint l'intrépide Francis Garnier dans sa remontée du Mékong vers la Chine et lorsque celui-ci fut tué par les Pavillons noirs après avoir conquis la forteresse d'Hanoï,

l'évêque missionnaire soutiendra les autres combattants découragés. C'est par milliers que les curés annamites, à ses ordres, envoyèrent leurs chrétiens pour s'enrôler dans l'armée française.

Malgré l'échec de Francis Garnier, la conquête française avait eu des résultats prometteurs sur l'évangélisation, comme l'écrivait Mgr Puginier : « Il existe en plusieurs parties de ma mission un mouvement de conversion qui s'est manifesté il y a dix-neuf ans et a pris, surtout depuis quatre ans, un développement considérable. De jour en jour son extension devient plus générale. Les villages païens viennent eux-mêmes à nous de tous côtés. En embrassant le christianisme, ils espèrent se soustraire aux exactions des individus qui les pressurent et obtenir plus de justice sous la protection de la France. Avant de les accepter, nous les éprouvons plusieurs mois selon la règle en usage dans la mission, afin de nous assurer de leurs bonnes dispositions et de la sincérité de leurs intentions.

« Amenés d'abord par des sentiments naturels et intéressés, mais au fond très louables, ces païens croient à la vérité de la Religion, à mesure qu'ils étudient la doctrine, et les préceptes.

« Il est tellement évident que ce mouvement de conversion est favorable à la cause française que le parti de la résistance, qui n'est autre que celui des lettrés, s'en est aperçu dès le principe et il a toujours travaillé à l'arrêter. » (Lettre du 8 janvier 1891, AMEP 816, 114)

Mgr Puginier continuera à informer les autorités militaires, les hauts fonctionnaires et surtout Mgr Freppel sur les rébellions annamites et sur les moyens de faire aimer la France. Il recommandait d'y établir un protectorat fort qui soit comme une « annexion voilée », en écartant à tout prix les mandarins des postes de direction. Il préconisait la francisation, non la républicaine athée, mais celle que préconisera le Père de Foucauld : « Deux choses surtout, comme je ne cesse de le dire, sont le meilleur instrument de la transformation d'un peuple : la religion et la langue. Si le gouvernement français comprend ses vrais intérêts, et qu'il veut favoriser la prédication de l'Évangile et l'enseignement de notre langue, j'affirme qu'avant vingt ans, sans violenter personne, ce pays sera chrétien et français. » Il se réjouira d'apprendre l'expédition de l'amiral Courbet qui contraindra l'Annam à reconnaître ce protectorat en 1883. Mais notre politique républicaine annula cette victoire, et Mgr Puginier se vit obligé de dénoncer un complot de fonctionnaires républicains qui incitaient les lettrés à faire apostasier les néophytes et à massacrer les chrétiens. Ces massacres non réprimés par les autorités républicaines le décidèrent à armer ses chrétiens : « À l'exemple des évêques du moyen âge, nous défendrons contre les barbares les églises et les monastères. » Certains mis-

sionnaires, tel le Père Mace, descendant de Vendéens fidèles à Dieu et au Roi, moururent les armes à la main dans leur village assiégé.

3. UN MYSTÈRE D'INCARNATION

Loin de fonder des églises libres autonomes et indépendantes, les missionnaires français créèrent des communautés destinées à faire participer ces peuples lointains aux bienfaits politiques et religieux de l'ordre catholique et français. Pour cela, ils vont tous "descendre", s'abaisser au niveau de ces peuples, par une sorte d'incarnation rédemptrice, semblable à celle que frère Bruno a décrite à propos du Père Isaac Jogues. C'est vraiment une caractéristique des missionnaires français ou belges de s'intéresser à des populations encore à l'état de barbarie ou de se faire pauvre parmi les pauvres, pour les élever patiemment à un niveau supérieur de civilisation. Tous les instituts missionnaires créés au XIX^e siècle ont évangélisé des régions où ne vivaient que des populations pauvres : c'est le Père Damien auprès des lépreux de Molokaï ou ses confrères des Pères de Picpus auprès des aborigènes de Papouasie, les Oblats de Marie Immaculée auprès des Indiens, des Esquimaux, pour un dévouement héroïque, le Père Augouard auprès des anthropophages, ou bien les missionnaires du Père Libermann auprès des esclaves, et bien sûr le Père de Foucauld auprès des Touareg... La liste pourrait être indéfiniment allongée, c'est la charité évangélique à l'état pur, mais s'ils "descendent", ce n'est pas pour abandonner leur qualité d'Européen, c'est pour élever ces peuples à notre civilisation.

Ceux qui ne se sont pas conformés à cette méthode ont échoué : Mgr Truffet et Mgr de Marion Brésillac, morts avant d'avoir pu convertir un quelconque indigène, pour ne pas avoir voulu du soutien de la France. De même, le cardinal Lavigerie abandonnant les musulmans qu'il disait impossible de convertir parce qu'il refusait de les franciser, et échouant en Afrique où ses missions furent décimées par les protestants ou corrompues par les chefs indigènes, faute d'avoir accompagné le drapeau français, comme le faisaient les Pères du Saint-Esprit.

4. L'ÉGLISE MISSIONNAIRE EST CIVILISATRICE

Car la France est, dit notre Père citant Maurras, « la nation catholique du monde moderne disloqué ». C'est elle qui a pour mission de répandre la foi catholique dans le monde et d'établir la Paix française qui, toujours selon ce païen de Maurras, « peut et doit progresser selon les voies et les étapes mêmes de l'expansion de la civilisation latine qui se confondent avec la prédication de l'Évangile et l'implantation

de l'Église Catholique ! » Saint Théophane Vénard le disait plus simplement avant Maurras : « La France est catholique dans l'intime de son essence et elle va travailler au-dehors à reproduire cette vie qui l'anime au-dedans. Ses blessures se fermeront, son tronc mutilé se recouvrira de feuillage, son influence gagnera l'Europe. L'Afrique, l'Asie, l'Océanie, l'Amérique surtout promettent leurs fruits. »

Le Père Libermann est le premier à avoir systématisé cette pensée qu'il faut civiliser les peuples pour les évangéliser. Élevé pourtant dans la haine des *goïms*, il avait été attiré à la religion catholique par l'étude de la langue grecque qui lui ouvrit l'intelligence : c'est par la civilisation qu'il est venu à la foi. Aussi préconisait-il d'apporter à l'Afrique la civilisation européenne : « Nous croyons que la foi ne pourrait prendre une forme stable parmi ces peuples, ni les églises naissantes un avenir assuré, que par le secours de la civilisation perfectionnée jusqu'à un certain point.

« La formation et la consolidation de nos églises d'Europe sont dues à l'établissement d'une civilisation complète. Nous croyons que nos églises auraient été difficilement en état de recevoir, encore moins de conserver l'organisation canonique si essentielle à l'Église catholique et si nécessaire pour garantir sa perpétuité sans cette civilisation. » C'est bien ce que nous avons dit plus haut sur l'ordre romain adopté par l'Église. La mission « ne consiste pas seulement dans la parole de la foi que nous avons à annoncer, mais dans l'initiation des peuples à notre civilisation européenne. La foi, la morale des chrétiens, l'instruction, la connaissance de l'agriculture, des arts mécaniques, se prêteront un secours mutuel, et se propageant, et se perfectionnant peu à peu sur les côtes d'Afrique, amèneront enfin les peuples noirs à prendre part aux bienfaits du christianisme, aux mœurs et à la civilisation des peuples d'Europe. »

Le Père Libermann écrivait à ses missionnaires le 8 mai 1845 : « Soyez bien avec les autorités, c'est la volonté de Dieu, et le bien des âmes l'exige ; favorisez leurs desseins, prêtez-leur votre secours, tant que ces desseins restent dans les limites de la justice et de la vérité, et qu'ils ne sont pas opposés à la propagation de la Foi et des bonnes mœurs. »

Ce fut aussi l'œuvre de Mgr Bourget au Canada de rétablir l'influence française dans le continent nord-américain et de renouer avec la vocation primitive de notre implantation française à conquérir le continent au Christ. C'est dans cette pensée qu'il a fait venir de France les Oblats de Marie-Immaculée pour les établir à Bytown. Ne pouvant s'attaquer de front à la puissance commerciale des Anglais, il va réussir à les apprivoiser en adoptant le bilinguisme et en faisant venir les sœurs grises de mère Bruyère, dont l'hôpital et les écoles eurent rapidement un pouvoir d'attrac-

tion extraordinaire auprès des protestants, au point que lorsque la ville de Bytown deviendra Ottawa, la présence des Oblats comme celle des Sœurs Grises seront tenues pour indispensables, y compris dans tout l'Ouest et le Nord-Ouest canadiens que les Oblats vont bientôt coloniser, en particulier par Mgr Grandin. Celui-ci pensait que les Montagnais du Nord-Ouest, et encore plus ces Cris et des peuples des Prairies doivent être civilisés pour être gardés au Christ. « Il faut les scolariser et les sédentariser, explique l'évêque, afin de leur faire oublier les usages et les mœurs de leurs ancêtres », mais sans les détourner pour autant de leurs parents, qu'ils attireront au contraire à la vraie religion. Mgr Grandin s'y emploie avec zèle, avec l'aide des Sœurs Grises. Il faut mesurer l'état d'abjection où croussaient ces peuples : religion de sorciers cruels, vie sous la tente, absence d'hygiène et de mœurs, guerres incessantes, et cette condition d'esclave réservée à la femme ; autant de misères qui ont trouvé leur remède dans les premières écoles de mission.

Le Père de Foucauld souhaitait de même que nos possessions d'Afrique du Nord soient colonisées comme les missions du Canada « par des familles qui en fassent un prolongement de la France et non exploitées par des gens véreux et des pêcheurs en eau trouble. » Il avait été précédé par ces légitimistes qui firent à la France un Empire : « *Après la Révolution, ce que la France a de meilleur, de plus courageux et de plus dévoué, s'en va par le monde, avide de recréer des communautés où se donner librement, protéger et éduquer ; marins et missionnaires lèguent aux jeunes Français un Empire à évangéliser et pacifier, perfectionner.* »

Le baron de Vialar, procureur du Roi près le tribunal d'Épernay, avait donné sa démission en 1830, par fidélité à Charles X et à sa croisade de juillet 1830 qui délivra Alger de la barbarie musulmane. En janvier 1832, il s'embarquait pour Alger avec « *la pensée que le moment était venu où l'Afrique, cernée par la civilisation européenne, allait s'ouvrir enfin à nos arts, à notre industrie, à nos lois, à notre population* ». Il se réjouissait de voir déjà les populations européennes et africaines se rapprocher, s'entendre, se mêler et un assez grand nombre d'enfants du pays parler déjà passablement le français et servir d'interprètes.

Pour favoriser encore ce rapprochement, il brava le danger et il se rendit au marché de Boufarik, au cœur de la Mitidja, grande région marécageuse qui s'étend au sud-ouest d'Alger, en compagnie de quelques soldats. On ne consentit qu'à leur vendre... un chien. Huit mois après cet acte d'« apprivoisement », l'armée établissait un camp à Boufarik. Bientôt, à proximité du camp, on vit s'élever une ambulance soignant les indigènes malades. Ému de la misère des populations, il fit appel à sa sœur, mère Émilie de Vialar qui le rejoignit en 1835 avec quatre religieuses.

Moins connu est leur ami Louis de Baudicour (1813-1883), fixé à Blida en 1845, en qui on peut voir un précurseur du Père de Foucauld. Il s'opposait au maintien des chefs indigènes et recommandait de confier l'administration directement aux officiers des bureaux arabes qui « *seront les plus actifs instruments de la civilisation dans notre colonie. Au lieu d'être une barrière, ils deviendront un lien. Chargés d'administrer les Européens et les Arabes, ils faciliteront les transactions, ils attireront les chrétiens, ils organiseront pour tous des écoles françaises...* » Préconisant l'implantation de maisons missionnaires, il écrivait : « *Ces maisons, dont la charité et les autres vertus chrétiennes font les principaux frais, sont sans contre-dit le meilleur moyen de les convertir, en nous les attachant, en leur inculquant, sans les heurter et par le bon exemple, tous les principes du christianisme.* »

C'est tout cela qu'au même moment le Père de Foucauld, cet « *homme, qui faisait de la religion un amour* », réalisa en partant pour le Sahara. Il s'y enfouit dans l'abjection et l'abnégation la plus totale comme Notre-Seigneur, par un mystère de l'Incarnation qui lui fit rayonner l'Amour de son Sacré-Cœur et porter l'Évangile aux plus pauvres des infidèles, par le mystère d'une nouvelle Visitation. Ce devoir de charité le conduisit à élaborer une doctrine coloniale qu'il vécut en parfaite « amitié saharienne » avec l'Armée conquérant un Empire à la France. Mais il avertissait : si nous n'en faisons pas des Français et pour cela des chrétiens, « *ils nous jetteront dehors* ». Lui-même en fut la victime et le martyr de la Chrétienté.

CONCLUSION

Notre Ordre catholique et français est relationnel. Les missionnaires vont à l'autre extrémité du monde pour « planter l'Église », comme disent les missiologues, non pour la rendre autonome, mais pour en faire une Chrétienté et ne jamais rompre ce lien sacré créé avec le pays qui les envoie. La Mission ne pourra jamais se fonder que sur la réussite de cette Chrétienté qui est l'Église missionnaire, c'est-à-dire la charité de Jésus répandue et communiquée par des nations chrétiennes. Léon XIII, rompant avec la France, a mené les missions à cette folie de la décolonisation, de la décatholicisation, de la misère de ces peuples évangélisés par la France. Le Père de Foucauld a tout sauvé en réconciliant colonisation et mission, et notre Père, l'abbé de Nantes, puisa dans sa vie une doctrine totale capable de remédier à tous ces désordres, et une mystique qui permettra de redonner un élan irrésistible aux missions par la dévotion aux Saints Cœurs de Jésus et Marie. « Le jour où l'Église et la France voudront bien renouer avec leur tradition, le Père de Foucauld leur assurera une expansion prodigieuse. »

père Sculion de la Reine des Cieux.

EN ROUTE VERS NOTRE-DAME ! (5)

« Dans ce camp si bien ordonné pour la défense de la foi,
les stations de pèlerinage apparaissent comme
autant de forteresses spirituelles, de citadelles sacrées,
de boulevards capables de faire face à l'ennemi... »
(Mgr Freppel, 1891)

EN ce “mois des fleurs”, consacré à saint Joseph, notre grand Protecteur et le Patron de toute autorité, religieuse et politique, nos pèlerinages de dévotion réparatrice se sont multipliés à travers toute la France. Ils ont été si nombreux et si variés que la présentation et le compte-rendu de chacun en seront nécessairement abrégés, mais l'ensemble répond à ce que Mgr Freppel qualifiait déjà de « *divine stratégie* » dans l'ordonnance de la défense de la Chrétienté ; notre évêque de combat le disait le 10 septembre 1891, lors de la consécration de la chapelle de Notre-Dame du Chêne, aux confins du Maine et de l'Anjou.

NOTRE-DAME DE LA MER

« *De la fureur des Normands, délivrez-nous !* » L'invocation avait été insérée dans les Litanies des saints, tellement ces farouches guerriers venus du Nord, ces “rois de la Mer” débarqués de leurs drakkars à tête de dragon, semaient la terreur, l'incendie et le pillage dans tout le riche bassin de la Seine. C'est à la Fosse-Gévaud, aujourd'hui Jeufosse, entre Vernon et Bonnières, qu'ils amarraient leurs barques, attendant le moment favorable pour monter vers Paris.

En 861, deux chefs vikings, Brinon et Sidroc, allaient l'emporter sur les troupes de Charles le Chauve, quand celui-ci fut providentiellement secouru par le suédois Wiesland, venu lui aussi de « *la Mer* ». Les habitants de la région élevèrent alors un sanctuaire en l'honneur de la Sainte Vierge, sur les hauteurs du fleuve, à l'extrémité de la seigneurie de Blaru. La petite chapelle existe toujours, plusieurs fois détruite, rebâtie chaque fois. Elle est aujourd'hui l'un des sanctuaires marials les plus fréquentés du diocèse de Versailles. Le bon curé de Bonnières tint à y célébrer pour nous la messe du Cœur Immaculé de Marie, avec des textes liturgiques extraits du livre de Judith, qui s'appliquaient à merveille à l'histoire du sanctuaire et à notre propre pèlerinage :

« *Sois bénie, ma fille, par le Dieu Très Haut, plus que toutes les femmes de la terre, lui qui t'a conduite pour trancher la tête du chef de nos ennemis !... Tu as conjuré notre ruine en marchant droit devant notre Dieu.* » (Jdt 13, 18-20)

En ces temps lointains où les pouvoirs politiques étaient défaillants et manquaient de force face à l'envahisseur, Notre-Dame se montra à plusieurs reprises



Sur les hauteurs d'une boucle de la Seine, entre Mantes-la-Jolie et Vernon, l'antique SANCTUAIRE DE NOTRE-DAME DE LA MER attire toujours les pèlerins.

la protectrice, le rempart, l'inspiratrice de la défense des cités, en particulier de celles qui allaient former le noyau du domaine royal, entre Paris et Orléans. Après Jeufosse en 861, ce fut l'héroïque défense de Paris en 885, qu'un moine de l'abbaye Saint-Germain-des-Près célébra dans un poème au style rocailleux, mais plein de vie :

« La ville resplendit, consacrée à Marie, par le secours de qui nous eûmes vie et garde. À Elle donc, autant que nos forces pourront, rendons grâce et chantons des odes répétées... Des mains cruelles, du glaive du Danois, Vous avez daigné délivrer le peuple de Lutèce, à Lutèce Vous avez donné le salut... »

La troisième fois, ce fut en 897 à Orléans, où la Vierge noire secourut les défenseurs de la cité, premier d'une longue suite de miracles, tous obtenus à l'invocation de "Notre-Dame des Miracles". Enfin, à Chartres en 911, où le saint Voile de la Vierge, brandi par l'évêque Gantelm sur les remparts de la ville, redoubla le courage des armées chrétiennes et frappa de terreur celles des païens, commandées par Rollon. La défaite de ces derniers mit fin à leurs dévastations. L'année même, la paix était signée entre Rollon et Charles le Simple. Les Normands demandaient le baptême et le duché de Normandie était fondé.

Alors, plus que la référence à ce seigneur "de la mer", venu opportunément au secours du roi de France au neuvième siècle, il semble qu'il faut chercher plus haut la signification du nom de "Notre-Dame de la Mer". Dans la Bible, la mer a toujours été le symbole des puissances suscitées par l'Adversaire, des forces de désordre et de chaos, des nations en furie, que Yahweh doit vaincre pour faire triompher son dessein. Il le fera par « la Femme » (Ap 12, 1), c'est-à-dire l'Immaculée Vierge Marie, qui écrasera la tête du Serpent et, par ses saints serviteurs, vaincra les bêtes surgies de la Mer. Elle est de toutes les batailles de Dieu, spécialement dans les derniers temps, et nous savons que son Cœur Immaculé l'emportera « à la fin », comme Elle l'a promis à Fatima. Elle qui a converti les terribles "hommes du Nord" et en a fait de bons chrétiens, aura raison demain de tous les ennemis de la Chrétienté.

ELLE S'APPELAIT THÉRÈSE

En ce 11 mars, *dies natalis* de Thérèse Darcel, au lumineux sourire, à la fidélité parfaite, nous ne pouvions mieux faire que d'aller prier sur sa tombe, dans le cimetière tout proche de Follainville, ne serait-ce que pour faire connaître aux jeunes générations celle qui fut en son temps "la sainte de la Permanence" (cf. CRC n° 281, avril 1992, p. 9-24). Notre Père en témoigna le jour de son enterrement :

« Elle était ce que nos vieux Canadiens français appellent "une femme dépareillée", et pour dire

la perfection de leur longue vie au service de la maisonnée, ils ajoutent : "Elle a fait un beau règne." Le double éloge dit bien notre Thérèse, et tant d'autres avant elle, après elle j'espère ! Mais je la vois allant tout droit, avec son sourire conquérant, son énergie et même sa passion d'entraîner les autres ! tout droit à ce rendez-vous, avec la mort ? Non, avec Jésus. Tout droit donc, vers la victoire ici-bas du Christ, notre vrai Roi de France, et du roi terrestre son lieutenant, et de la sainte Église notre Mère, tout droit vers l'accomplissement des promesses du Cœur Immaculé de Marie, de Fatima. Cela ne fait pas deux chemins, et il n'y en avait ni troisième ni quatrième. Un seul ! »

Et il ajoutait : « Si survient quelque grande épreuve sur notre CRC, sur nous, sur vous, j'irai là-bas, à Follainville, sur sa jeune tombe, comme faisaient les premiers chrétiens sur les reliques des martyrs, comme je suis revenu sur la tombe de ma mère en un moment, le plus tragique de notre existence, pour notre salut commun, et je suis sûr que nous serons sauvés par son intercession comme nous l'avons été alors. » Après sa famille de sang qui lui reste fidèle, et qui nous avait précédés, nous lui confiâmes la poursuite de notre "opération spéciale mariale".

« MES AMIS, QUE RESTE-T-IL ?...

NOTRE-DAME DE CLÉRY ! »

Le lendemain, nous retrouvions une autre centaine d'amis aux abords du village de Cléry-Saint-André, entre Blois et Orléans, le long d'une ancienne voie romaine, la même qu'emprunta sainte Jeanne d'Arc lors de sa campagne de la Loire. À Cléry, c'est dans la dévotion de nos rois qu'il faut se plonger pour retracer l'histoire de la basilique et du pèlerinage, intimement liée à la destinée du Royaume des lys. N'en retenons ici que quelques sommets significatifs.

Saint Louis passa en 1258 sur la terre de Cléry, dont il était "coseigneur", et recommanda à ses habitants de bien prier Notre-Dame. Assurément, Celle-ci fut touchée de l'attention du pieux souverain puisque, quelques années plus tard, en 1280, « le soc d'une charrue mit à jour une statue de la Vierge Marie à l'Enfant. D'où venait-elle ? Qui l'avait taillée ? Dieu s'est réservé le secret de ses origines. Cette découverte fit grand bruit. Les habitants de Saint-André accueillirent avec vénération ce précieux dépôt et le portèrent dans la chapelle des seigneurs de Cléry. À peine la statue de Notre-Dame a-t-elle reçu les premiers hommages, que la Vierge ne laisse plus de doute sur ses intentions. Des grâces merveilleuses sont accordées aux prières des pèlerins, des miracles répandent au loin le nom de Notre-Dame, les malades y sont apportés, toutes les misères viennent y chercher le courage, la patience et la consolation... »

Philippe le Bel s'enthousiasma de cette "découverte", lui attribua le succès de ses conquêtes et fit fondre une cloche qui passa pour être la plus belle de France. Il voulut aussi, pour abriter la statue de la Vierge, édifier une magnifique église, mais ce furent ses héritiers qui réalisèrent son projet.

Au siècle suivant, que restait-il "au Dauphin si gentil"? Quelques villes et bourgs autour d'Orléans, parmi lesquels Cléry. Mais l'Anglais Salisbury s'en empara, ravagea le bel édifice et, ô sacrilège ! brûla la statue. La réponse divine ne se fit pas attendre : un boulet lui fracassa le visage quelque temps après, alors qu'il assiégeait Orléans. Et bientôt, Jeanne la Pucelle délivrait la ville et reprenait Cléry, hélas en ruines, aux côtés de Dunois. Ce dernier devint le compagnon d'armes du dauphin, le futur Louis XI. La victoire de Dieppe, remportée le 15 août 1443 à la suite d'un vœu prononcé en direction de Cléry, sonna l'heure de la restauration de l'antique sanctuaire « en très belle architecture ».

Louis XI s'attacha merveilleusement à Notre-Dame de Cléry, en fit une chapelle royale au même titre que la Sainte Chapelle de Paris, l'enrichit d'insignes reliques, et obtint même du pape Sixte IV pour lui et ses successeurs, en vertu de son sacre et de son attachement au Saint-Siège, le titre de « *premier chanoine de la collégiale de Cléry* » ! C'est là qu'au commencement de 1471, il fit réciter au son des cloches pour la première fois en France l'*Angelus* de midi. Le 27 juin suivant, une ordonnance royale consacrait cette coutume pour tout le royaume. Enfin, il y fit édifier son tombeau, qu'on peut admirer encore.

Après les dévastations protestantes, c'est Henri III qui fut l'artisan d'une nouvelle restauration de Cléry, avec la contribution des chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit qu'il avait créé. Le roi s'y était rendu plusieurs fois, à pied depuis Paris, en pèlerinage de réparation et de supplication pour obtenir un héritier ! Les Bourbons imitèrent les Valois dans leur dévotion à Notre-Dame de Cléry, jusqu'à ce que s'y produise un mystérieux avertissement.

LE MYSTÉRIEUX LANGAGE DES LARMES

Le lundi de Pentecôte 1670, pendant plus de deux heures, les chanoines qui récitaient leur office virent le visage de la statue de la Sainte Vierge (*celle ci-dessus*) et celui de l'Enfant-Jésus s'animer, changer de couleur, passer à différentes reprises d'une pâleur d'agonisant à une rougeur très vive, se couvrir de sueur et verser d'abondantes larmes. Au bruit du prodige, la foule accourut, tous purent monter au jubé et considérer de près la merveille qui s'opérait. Une



enquête fut ouverte, et un procès-verbal dressé en bonne et due forme. Quarante et un témoins vinrent prêter serment et faire chacun leur déposition. Tous s'accordaient sur la réalité du miracle, qu'il restait cependant à interpréter.

L'église de Cléry étant chapelle royale et le roi de France "premier chanoine", il semble que c'est à lui que l'avertissement était adressé, selon les paroles de l'Évangile du jour : « *Celui qui croit en lui [le Fils de Dieu] n'est pas jugé, mais celui qui refuse de croire est déjà jugé* » (Jn 3, 18) ; une manière de dire à Louis XIV alors dans tout l'éclat de son règne : attention ! un temps d'épreuve se prépare, où il faudra choisir entre la lumière et les ténèbres, la foi et l'incrédulité, et déjà le Ciel semblait en connaître l'issue... Le roi, qui passa plusieurs fois à Cléry, eut connaissance du miracle des larmes.

C'est en 1673, donc trois ans après, que commenceront les révélations de Paray-le-Monial, qui culmineront seize ans plus tard dans la demande à lui adressée, de consacrer son Royaume au Sacré-Cœur de Jésus. Mais le roi n'était-il pas déjà trop occupé de sa gloire, et des conquêtes de son règne ? Ne mettait-il pas trop sa confiance en lui-même, en sa sagesse, alors que de terribles ennemis, non seulement extérieurs, mais aussi à l'intérieur, commençaient à saper son trône ? Beaucoup plus que les scandales de la cour, c'est cela qui était inquiétant... Et Jésus et Marie, vrais Roi et Reine de France, connaissaient d'avance une agonie, à la pensée des malheurs qui allaient s'abattre sur leur peuple d'élection. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'un tel avertissement miraculeux se produisait dans notre Histoire sainte de France.

Cela fait penser aux larmes de la Vierge de Syracuse en août et septembre 1953. Là aussi, les faits sont simples et limpides : un buste de la Vierge montrant son Cœur, Cœur entouré d'épines et d'où s'élèvent des flammes, que l'on vit verser des larmes. L'archevêque de Syracuse comprit tout de suite le message : « *Si la Madone a versé des larmes, elle l'a fait pour nous adresser un reproche, ou du moins un grave avertissement.* » C'était l'époque où Pie XII, à l'instar de son prédécesseur, commençait à s'éloigner de Fatima et à négliger ses demandes. La prophétie que Notre-Seigneur avait faite à sœur Lucie à Rianjo s'accomplissait :

« *Fais savoir à mes ministres, étant donné qu'ils suivent l'exemple du roi de France en retardant l'exécution de ma demande, qu'ils le suivront dans le malheur. Jamais il ne sera trop tard pour recourir à Jésus et à Marie.* »

Cette dernière parole, c'est tout le message que saint Jean Eudes prêcha au dix-septième siècle en Normandie, et qui enflamma la dévotion de nos amis venus pèleriner dans le diocèse de Coutances, où le saint éleva la première chapelle en l'honneur du Saint et très unique Cœur de Jésus et Marie.

SUR LES BORDS DE LA VIRE

Le samedi 18 mars, c'est la très belle "Vierge du Pilier", honorée dans l'abside de l'église Notre-Dame de Saint-Lô, qui reçut nos premiers *Je vous aime, ô Marie*. La tradition rapporte que saint Vincent Ferrier introduisit ce vocable dans la ville normande, au cours d'une mission qu'il prêchait en 1418, en mémoire de Notre-Dame *del Pilar*, vénérée à Saragosse depuis des temps immémoriaux, et qui pour nous, pèlerins de Fatima, rappelle la consécration de l'Espagne au Cœur Immaculé de Marie, qu'y prononça Franco, le 12 octobre 1954, par obéissance aux demandes de Notre-Dame de Fatima.

Trois fois abattue et mutilée, trois fois restaurée, en "esprit de réparation", la Vierge du Pilier de Saint-Lô fut vénérée par les deux grands missionnaires que furent saint Jean Eudes et saint Louis-Marie Grignion de Montfort, – on voit encore au flanc de l'église la chaire extérieure, une des trois qui existent en France, où ils prêchèrent à la foule assemblée dans la cour du palais épiscopal, aujourd'hui place du marché –, sans oublier le futur saint Jean de Brébeuf, apôtre des Hurons en Nouvelle-France, qui naquit et vécut toute son enfance sur les bords de la Vire, à quelques kilomètres de la ville. Un ami phalangiste nous retraça cette histoire mouvementée, avant que nous assistions à la messe, qui nous fit entendre le saisissant appel du prophète d'Osée : « *Venez, retournons vers le Seigneur ! il a blessé, mais il nous guérira ; il a frappé, mais il nous soignera.* » (Os 6, 1-2)

Mais c'est surtout sous le patronage de saint Jean Eudes que nous voulions placer notre pèlerinage de dévotion réparatrice : n'a-t-il pas été en Normandie et jusqu'à la cour du roi de France, le père, le docteur et l'apôtre du culte liturgique du "*Cœur admirable de la Très Sacrée Mère de Dieu*", dont Dieu veut instaurer la dévotion dans le monde entier ?

« *Hâtez-vous, disait-il, qu'est-ce que vous attendez ? Pourquoi différez-vous un seul moment ? N'est-ce point que vous craignez de faire tort à la bonté nonpareille du très adorable Cœur de Jésus si vous vous adressez à la charité du Cœur de la Mère ? Mais ne savez-vous pas que Marie n'est rien, n'a rien et ne peut rien que de Jésus et par Jésus et en Jésus et que c'est Jésus qui est tout, qui peut tout et qui fait tout en elle ? Venir au Cœur de Marie, c'est venir à Jésus ; honorer le Cœur de Marie, c'est honorer Jésus ; invoquer le Cœur de Marie, c'est invoquer Jésus.* » (LA VIE ET LE ROYAUME DE JÉSUS, § 11)

La halte du pique-nique nous fit découvrir la maison natale de Jean de Brébeuf, dont une partie a été transformée en chapelle. Un autre ami phalangiste évoqua pour nous la figure de ce grand missionnaire normand, que l'oratorio de frère Henry "*SAINTE MARIE DES HURONS*" (2021) a mis en scène d'une manière si émouvante, et au sujet duquel son supérieur, le Père Ragueneau, écrivait en 1649, au lendemain de son martyre :

« *Souvent Notre-Seigneur s'est apparu à lui, quelquefois en état de gloire, mais d'ordinaire portant sa Croix ou bien y étant attaché ; qui imprimait dedans son cœur des désirs si ardents de beaucoup souffrir en son nom, que quoiqu'il eût beaucoup souffert en mille occasions, se plaignait de son malheur, croyant que jamais il n'avait rien souffert, et que Dieu ne le trouvait pas digne de lui faire porter la moindre partie de sa Croix. Notre-Dame lui était aussi très souvent apparue, qui d'ordinaire laissait en son âme des désirs de souffrir, mais avec des douceurs si grandes et une telle soumission aux volontés de Dieu, qu'ensuite son esprit en demeurait dans une paix profonde et dans un sentiment élevé des grandeurs de Dieu. Il a eu quantité de notables apparitions de Notre-Dame, de saint Joseph, des Anges et des Saints...* »

« DIEU AYDE ET NOTRE DAME ! »

Redescendus dans la vallée, nous suivîmes le chemin de hallage le long de la Vire, aux contours pleins de charmes, et nous acheminâmes en chantant le Rosaire jusqu'au sanctuaire de la Chapelle-sur-Vire, dont frère Louis-Gonzague nous conta l'histoire, en enfant du pays.

En 1197, Robert seigneur de Tresgotz installait en ce vallon isolé et tranquille trois bénédictins de l'abbaye de Hambye, pour qu'ils se dévouent au culte

de Dieu et de Notre-Dame. Quand la Normandie fut rattachée au Royaume de France par Philippe Auguste, ses terres passèrent aux mains de seigneurs bretons, Henry d'Avaugour et Geoffroy Boterel, que nous avons déjà rencontrés à Quintin en Bretagne. Ces croisés qui achevèrent leur vie sous le froc franciscain, ainsi que leurs successeurs, favorisèrent eux aussi le culte marial sur les bords de la Vire, tant et si bien que la Reine du Ciel favorisa la chapelle de deux présents :

Ce fut d'abord, au quatorzième siècle, la découverte dans la rivière d'une statue de sainte Anne portant la Vierge, qui elle-même tient l'Enfant divin : jetée sur la rive, elle se brisa en deux, mais « voici que les fragments se rapprochent d'eux-mêmes, se rejoignent et se soudent » ; puis au seizième siècle, ce fut la trouvaille par un berger d'une statue de Notre-Dame, vêtue d'une robe rouge aux plis droits, enveloppée dans un manteau bleu, tenant d'une main une figue et, de l'autre, présentant son Enfant : « *Venez à moi, vous tous qui me désirez, rassasiez-vous de mes fruits.* » (Eccl. 24, 19) Les deux statues sont encore vénérées dans le sanctuaire.

Passons sur les péripéties de la construction successive des trois chapelles, l'arrivée des religieuses de la Miséricorde, envoyées par sainte Marie-Madeleine

Postel, et l'institution de missionnaires diocésains pour accueillir les pèlerins. Car, au temps de la religion de nos pères, les foules furent au rendez-vous. Pour le couronnement de la statue, en 1886, on comptait 40 000 pèlerins ! Et quelle meilleure illustration des grâces de guérison, de conversion et de persévérance dans le bien, répandues ici largement par Notre-Dame de Miséricorde – c'est ainsi qu'à la Chapelle-sur-Vire, on l'invoque depuis huit siècles –, que ces mille *ex-voto* qui tapissent les murs du chœur de la basilique. « La Chapelle-sur-Vire, écrit Mgr Grente, un autre enfant du pays, est, pour le diocèse de Coutances, la maison où notre Mère du Ciel nous attend, l'annexe sacrée de la demeure de ses enfants, le témoin, ou la confidente de leurs joies, de leurs espérances ou de leurs larmes. »

Aujourd'hui, hélas, le sanctuaire est de plus en plus désert... Il est pourtant fondé sur le roc, et a essuyé tant de tempêtes déjà, qu'il faut espérer sa résurrection et y contribuer pour notre petite part, en reprenant le « cry » des croisés normands : « *Dieu aye, et Notre Dame !* »

PRÉDICTION DANS LA CATHÉDRALE

Le lendemain 19 mars, quelques-uns de nos pèlerins se retrouvèrent à Coutances sur les pas de saint Jean Eudes, d'abord pour repérer la chapelle de l'ancien Séminaire, – l'actuel lycée Lebrun –, élevée par le fondateur entre 1652 et 1655, et dédiée pour la première fois en France, et dans le monde ! « *à l'honneur du TRÈS SAINT CŒUR DE LA BIENHEUREUSE VIERGE, qui n'a qu'un même cœur avec son Fils bien-aimé* ». Elle porte à son frontispice l'inscription : « *Fundavit eam Mater Altissimi.* » Et on raconte que tous ceux qui participèrent à sa construction furent l'objet de protections et de secours visibles.

Dans le transept de la belle cathédrale, surmontée de sa tour lanterne, qui ressemble de loin à quelque vaisseau de haut-bord environné d'une escadre de clochers, repose Marie des Vallées, « *la femme la plus sainte* » que Jean Eudes ait connue. Un jour, il la fit interroger Notre-Seigneur sur ce « *culte nouveau* » du Cœur de Marie. Jésus l'assura qu'il avait été inspiré par lui et qu'il s'élèverait contre tous ceux qui s'y opposeraient. Elle vit aussi « le Seigneur tirant de sa poitrine son propre Cœur environné de flammes et lui disant : « *Voilà notre Cœur ; c'est celui de ma Mère, mais c'est le nôtre aussi, car enfin Moi, ma Mère et vous, nous n'en avons qu'un que voilà.* » »

Nous étant retirés dans la chapelle absidiale pour y réciter le chapelet, nous commençâmes par écouter un sermon de notre Père, prêché à Josselin en 1982, La « *TOUR LANterne* » de la cathédrale de Coutances, souvent qualifiée de « *sublime folie* ». En juin 1944, une bombe incendiaire la percuta et n'explosa pas. Au bas du pilier nord, Notre-Dame de Coutances veillait.



sur le salut des pauvres âmes opéré par la dévotion au Cœur de Marie : *« La Très Sainte Vierge, c'est l'invention de Dieu pour sauver les pécheurs de l'enfer. Dans son enfance, notre saint a senti l'horreur du péché et il a eu ce réflexe providentiel de se jeter dans les bras de la Vierge Marie et d'aller jusqu'à l'excès de la confiance, jusqu'à l'excès de la consécration et du don. Comme nous aurions besoin de prédicateurs enflammés comme saint Jean Eudes pour nous redonner le culte de Marie, l'amour très intime, très proche, très humain, de Marie, du Cœur de Marie, que nous sentions battre ce Cœur... Il l'a choisie comme épouse, c'est-à-dire comme son tout sur la terre et dans le Ciel. Il a gagné ! »*

Tout comme saint Joseph...

LE CŒUR AFFLIÉ DE SAINT JOSEPH

Ce même 19 mars avaient lieu deux pèlerinages en l'honneur de saint Joseph, l'un en Champagne autour de nos communautés, l'autre en Vendée, conduit par nos ermitages de l'Ouest.

Notre très chéri Père céleste a enflammé le cœur de saint Joseph d'un amour très pur et tout divin pour la Vierge Marie. Au Ciel, saint Joseph, toujours éperdu d'amour pour l'Immaculée Conception, peut-il faire autrement que souffrir de tous les blasphèmes, outrages et indifférences qui blessent le Cœur de son Épouse chérie, tout autant que le divin Cœur de Jésus ? « Sa douleur à lui, le Juste au cœur si humble, délicat jusqu'au scrupule, c'est de s'en croire la cause, de s'en prétendre responsable. N'est-il pas le Patron de l'Église universelle comme il fut à Bethléem le chef de la Sainte Famille et à Nazareth le supérieur de sa maison ? Et voilà que tous ces maux viennent de chez lui ! de son domaine ! de l'Église dont il a la garde. » (*Lettre à la Phalange n° 26, Noël 1989*)

En apparaissant le 13 octobre 1917 dans le ciel de Fatima aux trois pasteurs, non seulement il a montré la puissance que Dieu lui accorde en ces derniers temps, mais en vrai chef de famille, il est venu appuyer de son autorité paternelle les demandes de la Reine du Ciel. Rien ne cause donc une plus grande allégresse à saint Joseph que de voir ses enfants aller à lui, afin de réparer tant de crimes et consoler avec lui Notre-Dame des peines qui l'accablent. Il est le premier dévot et serviteur du Cœur Immaculé de Marie. C'est ce que nous enseigne la *“ Pratique de ses sept douleurs et allégresses ”*, révélée au seizième siècle à deux franciscains qu'il sauva d'un naufrage :

« Je suis Joseph, si vous voulez faire quelque chose qui me soit agréable, ne laissez passer aucun jour sans réciter dévotement sept fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique en mémoire des sept douleurs dont

mon âme fut affligée et en considération des sept allégresses dont mon cœur fut souverainement consolé pendant les jours que je passai sur la terre dans la compagnie de Jésus et de Marie. »

Saint Joseph étant le patron de l'Église universelle, la principale intention à lui confier est celle du Saint-Père, qui a inauguré son pontificat en sa fête il y a juste dix ans (19 mars 2013) : qu'il allume dans son cœur de pasteur le feu d'amour divin qui brûle le sien pour la Toute-Sainte au Cœur Immaculé, Reine de l'univers, qu'il l'embrace du désir de la consoler, – cela vaudra mieux qu'une mirifique réforme “ synodale ” –, afin que le dogme de la foi soit restauré et les âmes sauvées de l'enfer par son obéissance réglée sur celle de saint Joseph.

PAR LE MINISTÈRE DES ANGES

La chapelle Saint-Joseph des Anges a été l'œuvre de l'abbé Charles Cardot, curé de Villeneuve-au-Chemin dans le diocèse de Troyes, de 1854 à 1891, et de ses paroissiens et amis. La vénérable Mère Chapuis, supérieure de la Visitation de Troyes, avait dit à madame Cardot que l'enfant qu'elle portait serait un prêtre qui ferait beaucoup de bien, et le jeune abbé reçut cette consigne, lors d'une retraite à la Grande Chartreuse : *« Il faut établir la dévotion à saint Joseph des Anges, afin de faire prier pour les petits enfants. »* Parce que leurs anges voient sans cesse la Face de Dieu, et que saint Joseph est l'image du Père éternel. L'abbé Cardot devint par la suite l'ami intime du Père Emmanuel, curé du Mesnil-Saint-Loup, et s'associa avec zèle à l'œuvre de la Sainte Espérance.

Quelques années plus tôt, en 1847, le pape Pie IX avait étendu à toute l'Église la fête du patronage de saint Joseph, fixée au troisième dimanche après Pâques. Son mot d'ordre était : *« Allez à Joseph, et faites tout ce qu'il vous dira. »* (Gn 41, 55)

Nos frères de la maison Saint-Joseph ne se le firent pas dire deux fois et entreprirent une grande marche (46 km) pour s'y rendre en vrais pèlerins, marche rythmée de sept stations, durant lesquelles ils méditèrent les sept douleurs et allégresses du Cœur de saint Joseph, en s'aidant d'extraits de Lettres et de sermons de notre Père. Les communautés les rejoignirent à la chapelle de Villeneuve-au-Chemin, visible sur les premiers coteaux du pays d'Othe, car elle est surmontée d'une statue monumentale de l'Immaculée Conception, autrefois dorée, et tous assistèrent à la messe solennelle célébrée en l'honneur de saint Joseph.

Frère Bruno prêcha l'après-midi sur saint Joseph, l'homme instruit et conduit vers Marie par les Anges : *« Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre chez toi Marie. »* Ce que commentait notre Père : « Se donnant l'un à l'autre, c'est Dieu qu'ils se donnaient mutuel-

lement. Car c'est dans la foi qu'ils s'étaient épousés. Telle fut la perfection de leur contrat, telle fut la marque de leur confiance mutuelle. Le cœur du juste Joseph en reçut alors comme une révélation : en aimant la Vierge Marie comme l'incarnation de la Loi, de la Sagesse divine si ardemment désirée, il entra dans l'amour de complaisance que Dieu le Père a pour cette enfant bénie, qui est sa parfaite, son "Immaculée Conception". Elle était venue chez lui comme fiancée. Dans une illumination joyeuse, saint Joseph l'avait tout de suite accueillie comme sa petite reine. » Elle, la Reine des anges !

« La présence de Marie était d'une densité extraordinaire. Saint Joseph aussi, sans s'en rendre compte, avait sur elle le même rayonnement. *"Comme il aime Dieu ! Comme il le sert ! Qu'il est honnête, juste et bon ! Quel dévouement admirable !"* Et la Vierge ne cessait ces litanies secrètes de l'admiration et de l'affection. »

Notre dévotion réparatrice a donc été vécue pour la première fois à Nazareth : « C'était, disait notre Père, entre Marie et Joseph, une inhabitation mutuelle, véritable reflet du Mystère trinitaire. Lui habitait en Elle, et Elle en lui, et sans réticence. Comme si le Cœur Immaculé était là, qui battait dans celui de saint Joseph. Il lui semblait qu'elle vivifiait tout en lui, de sa ferveur incomparable. Elle le sanctifiait par sa seule présence et il lui semblait emporter en lui un amour émané d'elle, qui le transportait, sans jamais éprouver le besoin d'en écarter le souvenir pour aller à Dieu. »

SAINT-JOSEPH DU CHÊNE

En Vendée, le pèlerinage débuta par une messe célébrée dans la chapelle de Notre-Dame de Bellefontaine, où Cathelineau et ses compagnons venaient, le rosaire à la main et le Cœur de Jésus sur la poitrine, fortifier leur foi et consoler Notre-Dame des impiétés révolutionnaires. Détruit par les républicains, le sanctuaire fut rebâti par les moines de la Trappe voisine.

Puis nos pèlerins se mirent en chemin jusqu'au sanctuaire de Saint-Joseph du Chêne, sur la paroisse de Villedieu-la-Blouère, au cœur de la Vendée militaire. Le sanctuaire est né de la dévotion d'un bon curé, l'abbé Pelletier, et de son ami, le jésuite Nicolas-Louis Lamoureux, plus connu sous le nom de "Père Louis". En 1856, l'idée leur vint de placer une statue de saint Joseph dans le creux d'un chêne dont le tronc mesure 18 mètres de circonférence (!), et qui présente en son centre une vaste cavité. « Une sorte de caverne ouverte dans ses flancs, écrit le Père Louis, peut donner place à quarante-cinq per-

sonnes. Ce tronc vénérable porte encore des branches qui se couvrent de feuillage et donnent des glands. C'est un objet de curiosité pour toute la région et même pour beaucoup d'étrangers venus de loin. J'ai eu le bonheur de consacrer ce chêne à Saint-Joseph. Un autel de granit surmonté d'une statue de grandeur naturelle a été installé dans la cavité intérieure. Tout cela avec l'assentiment de l'évêque et du clergé. »

Le 23 juin suivant, le pape Pie IX signait un bref accordant des indulgences aux pèlerins de Saint-Joseph du Chêne. Une première chapelle fut inaugurée le 24 août 1859. En 1861, l'Œuvre de saint Joseph était érigée en archiconfrérie par les jésuites d'Angers. Elle se répandit dans le monde entier, grâce aux Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers.

Le 8 décembre 1870, le pape Pie IX proclamait saint Joseph patron de l'Église universelle. Le mois de mars devint le mois de saint Joseph. Au milieu d'*ex-voto* qui disent sa puissance et sa bonté, on lit sur une plaque des consignes qu'on pourrait croire dictées pour notre "opération spéciale mariale" : « *Le pape Pie IX et le bienheureux pape Pie X ont demandé aux pèlerins de Saint-Joseph du Chêne pour la suite des temps de prier pour la paix, le triomphe de la vérité, la conversion des pécheurs à l'Église.* » La défense de la foi et la restauration de toute autorité légitime, expliquèrent nos frères, intéressent au premier chef saint Joseph.



Au cœur de la Vendée,
SAINT-JOSEPH DU CHÊNE.

NOTRE-DAME DE LA SAINTE ESPÉRANCE

Le samedi 25 mars était le premier anniversaire de la consécration par le pape François « *de la Russie, de l'Ukraine, de l'Église et du monde entier* » au Cœur Immaculé de Marie. Comme elle attend, pour produire ses fruits de grâce et de miséricorde, que le Saint-Père embrasse et répande la dévotion réparatrice des premiers samedis du mois, c'est vers d'autres forteresses de la foi mariale, en Champagne et en Bretagne, que sont montées en ligne d'autres unités de la Phalange. Pour fortifier notre sainte espérance en son triomphe prochain et recevoir en retour de son Cœur maternel toute aide et toute protection.

« *C'est le Cœur de la Sainte Vierge qui nous a donné la grâce de la Sainte Espérance*, disait le Père Emmanuel. *Seules les âmes humbles comprennent le Cœur de la Sainte Vierge, et se tiennent unies à ce Cœur très aimant et très pur.* »

C'est ainsi que cent vingt pèlerins suppliants effectuèrent à la demande de frère Bruno leur pèlerinage de réparation au Cœur Immaculé de Marie, Mère de la Sainte Espérance. Ils se retrouvèrent d'abord à Villemaur, au pied de la statue de Notre-Dame de la Confiance érigée en 1952 sur la route de Pâlis, par l'abbé Besançon, le prédécesseur de notre Père. Quand celui-ci arriva six ans plus tard, l'état des paroisses de Villemaur, Palis et Planty témoigne de l'ampleur de la tâche accomplie avec l'aide de Notre-Dame et du Sacré-Cœur. L'opposition républicaine et communiste n'avait cependant pas désarmé : le 13 octobre 1962, la statue fut profanée et broyée à la masse. En réparation, une nouvelle statue, identique à la précédente, fut réinstallée et bénite solennellement le 8 décembre suivant. À nouveau brisée et remplacée dans les années 1980, Notre-Dame de la Confiance appelle chaque 15 août les fidèles paroissiens de Villemaur à venir perpétuer à la nuit tombée le vœu de 1952.

Au terme de huit kilomètres de sentiers venteux, avec la flèche de l'église de Mesnil en ligne de mire, ils arrivèrent au but pour une « messe de la Sainte Vierge », l'évêque de Troyes ayant « fortement déconseillé » au curé de célébrer pour eux la messe de l'Annonciation. Nos amis étaient heureux et fiers de partager le sort humilié de notre Père, pèlerin de la Sainte Espérance ; cela ne diminua en rien, au contraire, leur foi en l'Église Sainte et leur sainte espérance dans le Cœur Immaculé de Marie.

La dévotion à Notre-Dame de la Sainte Espérance est indissociable en effet de celle à son Cœur Immaculé. Lorsque l'abbé André sollicita de l'autorité épiscopale l'érection en confrérie de l'association de prière qu'il avait établie, il se heurta à des difficultés inattendues : les statuts furent modifiés, la mention du Cœur de Marie disparut, la formule « *convertissez-nous* » fut remplacée par « *Refuge des pécheurs,*

priez pour nous ». Mais renoncer à la mention du Très Saint Cœur de Marie parut au curé au-dessus de ses forces. « *La dévotion à Notre-Dame de la Sainte Espérance*, disait-il, *est un écoulement d'amour du Saint Cœur de Marie...* Je renonçai à voir la *prière perpétuelle* érigée en confrérie, mais je ne renonçai pas à la petite prière. »

Prières, repas et instructions se succédèrent pour la joie de tous, jusqu'aux Vêpres de l'Annonciation, chantées dans l'église avec une ferveur que le Père Emmanuel aurait aimée ! Et avec à l'esprit cette certitude : pour réapprendre à l'Église à espérer et à se convertir, la dévotion réparatrice s'accorde aujourd'hui à merveille avec la « prière perpétuelle », par laquelle le saint curé fit du Mesnil-Saint-Loup une paroisse modèle :

« *Notre-Dame de la Sainte Espérance, convertissez-nous !* La Vierge s'est nommée ; dans son Cœur Immaculé tous ont découvert l'assurance de la Miséricorde divine et déjà le projet sûr et précis de leur salut : en Elle sont tous les trésors de la grâce et de la sainteté. Elle les détient, tels qu'Elle les a reçus de son divin Fils et voilà qu'Elle nous les découvre... Cette lumière émeut, elle bouleverse, elle démonte les plus endurcis, elle balaye les résistances comme des barrages de roseaux. Ce sont les larmes, c'est l'exclamation qui livre les cœurs et les vies à la maîtrise céleste. *Convertissez-nous*. Eh bien soit ! Accomplissez ce que Vous voulez, ce que Vous tenez caché dans votre Cœur... À cette minute où toute la paroisse reprend en chœur et adopte l'invocation nouvelle, on peut dire que le Mesnil s'accorde avec Dieu et contresigne le contrat de sa conversion sous le regard de Marie. » (*UN CURÉ ET LA SAINTE VIERGE*, p. 26)

Il en sera ainsi demain pour chaque paroisse et chaque nation, quand l'Église tout entière embrassera la dévotion demandée instamment par le Ciel pour venir en aide aux âmes qui se perdent.

« *Si nous voulons dire avec une parfaite intelligence notre Prière Perpétuelle*, écrivait encore le Père Emmanuel, *il nous faut avoir devant les yeux les besoins de toutes les âmes qui sont sur la terre. Il nous faut considérer ces multitudes d'âmes encore plongées dans les superstitions du paganisme, et dont l'enfer se remplit tous les jours, et souhaiter à ces âmes la grâce de la foi et du baptême ; il nous faut considérer le grand nombre de chrétiens qui sont séparés de la Sainte Église de Dieu et de Dieu lui-même par l'hérésie, et leur souhaiter la grâce de rentrer au giron de notre commune mère la Sainte Église catholique. Il y a là plus de cent millions d'âmes séparées de nous par le schisme gréco-russe, le protestantisme, l'anglicanisme. Hélas ! que de grandes et belles âmes il y a là, qui ont reçu notre baptême, et qui n'ont plus notre foi. Beaucoup*

de ces âmes ont encore l'Eucharistie et nos autres sacrements : mais l'unité de la Sainte Église catholique n'étant point gardée, ces âmes infortunées qui n'ont point l'Église pour Mère, ne sauraient plus avoir Dieu pour Père. Avec cela, il y a sur la terre plusieurs millions de Juifs. Si au lieu de blasphémer Notre Seigneur Jésus-Christ, ils avaient le bonheur de le reconnaître, de l'adorer et de l'aimer avec nous. Enfin, au sein de l'Église même, combien d'âmes sont égarées par le naturalisme, le rationalisme et tous les vains systèmes du temps présent. Il faut nous rendre attentifs à tous ces maux, sensibles de si grands malheurs, et souverainement désireux d'en voir la fin, quand chaque jour nous disons : Notre Dame de la Sainte Espérance, convertissez-nous ! » (BULLETIN DE NOTRE-DAME DE LA SAINTE ESPÉRANCE, septembre 1878)

NOTRE-DAME DE TOUTE-AIDE

Ce même jour de l'Annonciation, les enfants de nos familles bretonnes suivaient une petite retraite, à l'ombre du sanctuaire aimé de Notre-Dame du Roncier à Josselin. Confessions, communions réparatrices, instructions sur « la divine, l'angélique pureté d'une âme d'enfant de Bretagne », Pierre Henry, devenu religieux Oblat de Marie Immaculée, « *cœur de feu dans les glaces polaires* ». Racontée par frère Pierre, c'est captivant !

Par exemple, comment notre missionnaire fit, en 1948, un "Grand Retour" jusqu'au Pôle Nord. « Nous avons transporté en cinq jours et cinq nuits, à 180 milles, raconte-t-il, ce bois que nous avons mis huit ans à rendre à Pelly Bay. J'avais eu l'idée, au moment du départ, *de faire de ce voyage une sorte de procession mariale comme j'apprenais qu'on en faisait partout*. Nous plaçâmes donc sur la traîne d'avant une image de Notre-Dame du Perpétuel Secours, vénérée par tous nos chrétiens de Pelly Bay, et nous nous mîmes en route vers le pôle magnétique. Partout, les Esquimaux venaient à notre rencontre et priaient avec nous la Vierge. Plusieurs pleuraient de voir partir le missionnaire, pensant le perdre pour toujours. Presque tout le voyage se fit dans le silence et la prière.

« Arrivés au sud de la péninsule de Boothia, nous passâmes assez loin d'un camp que nous savions mal disposé : mais tous nous regardaient de loin avec des longues-vues et n'en croyaient pas leurs yeux. Ça, c'était l'Église qui montait, qui montait vers le pôle magnétique. Arrivé un samedi soir à Thom Bay, je choisis tout de suite un beau plateau surplombant la mer et le consacrai à Marie. "C'est votre douaire, ma bonne Mère, réglez ici, soyez un flambeau pour les païens qui vous entourent"... » (cf. *Le Père Pierre Henry, apôtre des Netjiliks, IL EST RESSUSCITÉ* n° 4, avril 2001, p. 5-13)

À L'ÉCOLE DE MAMAN

« Après la grâce de Dieu, je suis devenu missionnaire par l'exemple et l'esprit de foi de ma mère. Elle eut toujours le secret désir d'avoir un prêtre parmi ses enfants et, très tôt, elle découvrit que son Pierre serait celui-là. Je me vois encore tout jeune l'accompagner dans ses travaux : elle déversait dans mon cœur quantité de petits conseils et de délicats secrets. Elle me parlait de la prière, de la messe et des exemples des saints prêtres qu'elle avait connus et qu'elle rêvait de me voir imiter. Ses paroles tombaient sans bruit dans mon âme comme la rosée matinale sur un terrain préparé. Oh ! les doux souvenirs de mon enfance où les conversations sans apprêt de ma mère m'acheminaient lentement vers le service de Dieu.

« De son âme, unie à Dieu, la prière jaillissait tout naturellement, comme la fraîcheur des matins de printemps. Sa joie me ravissait et me donnait envie de répéter tout bas les nombreuses oraisons jaculatoires de son crû qu'elle mêlait tout haut à son travail. C'est bien elle qui m'apprit tout jeune à prier comme les oiseaux apprennent à voler et à chanter à leurs petits. Précieuse habitude qui devait aller s'amplifiant et me rendre tant de services dans la vie ! À l'école de maman qui aimait visiter les malades, donner à manger aux pauvres, consoler les affligés et ensevelir les morts, l'amour et la tendresse pour les malheureux allèrent croissant dans mon cœur jusqu'à cet élan irrésistible qui me ferait porter l'Évangile aux plus déshérités du monde. C'est bien grâce à elle que je suis devenu missionnaire. » (*Écho du Lié, bulletin paroissial de Plouguenast, 11 juin 1967*)

Le lendemain, nous fîmes pèlerinage à Notre-Dame de Toute-Aide, à Querrien-La Prenessaye, où le jeune Pierre Henry se rendit avec sa mère, en 1919, faisant à pied, depuis leur village de Plouguenast jusqu'au sanctuaire de Querrien, une marche de trente kilomètres pour remercier la Bonne Vierge du retour de la guerre des trois fils aînés.

Après la messe dominicale à Plémet, nous y arrivâmes à notre tour, et frère Loïc nous raconta la touchante histoire de ces apparitions. C'était le 15 août 1652. La Vierge Marie, que le pieux roi Louis XIII venait de proclamer Reine de France, apparut à une bergère de onze ans, Jeanne Courtel, sourde-muette de naissance qui, dès la première apparition, fut guérie de son infirmité. La "tant belle Dame" lui dit :

« J'ai choisi ce lieu pour y être honorée. Je désire que l'on me construise une chapelle au milieu du village.

– Hélas ! Je ne suis qu'une pauvre petite bergère ; j'ignore tout du monde et je n'ai ni sou ni maille : en quoi pourrais-je bien vous être utile dans la construction d'une chapelle ?

– *Mais si ! j'ai besoin de toi. Va trouver le recteur, et prie-le de m'édifier un sanctuaire à Querrien et d'y organiser un pèlerinage... des pèlerins viendront en foule de tous côtés.* »

Sur ses indications à la petite voyante, la statue d'une Vierge à l'Enfant fut découverte le 20 août dans une mare au milieu du village. Une statue sculptée par un moine, saint Gal, disciple de saint Colomban... au septième siècle ! Le recteur, messire Audrain, hésitait toujours. L'évêque de Saint-Brieuc, lui, n'hésita pas. Mgr de la Barde, disciple de saint François de Sales et grand dévot de la Sainte Vierge, qu'il appelait sa « *chère Dame et Maîtresse* », aussitôt averti, diligenta une enquête en règle, vint sur les lieux et autorisa la construction d'une chapelle : « *La Mère de Dieu veut qu'on lui élève un sanctuaire en ce village : foi d'évêque ! nous bâtirons ici même, une chapelle qui sera digne d'Elle et de nous.* » C'est lui qui donna à la Vierge le vocable de « *Notre-Dame de Toute-Aide* ».

Et de fait, elle est bien digne de la Reine du Ciel et de son royaume de France, cette petite église de granit si bien ornée et pourvue de dévotion, qui accueille encore aujourd'hui des pèlerins accourus « *de tous côtés* » ! Nous en étions la modeste manifestation en ce dimanche de la Passion, nous souvenant de la recommandation de Notre-Dame, le 13 juillet 1917, de « *réciter le chapelet tous les jours en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire, pour obtenir la paix du monde et la fin de la guerre, parce qu'Elle seule pourra vous secourir* ». Elle met sa joie et sa gloire à assurer « *toute aide à tout appel* », comme le dit le cantique traditionnel.

Nous prîmes ensuite nos bâtons de pèlerins pour une marche pénitente et priante vers La Chèze, sur les pas de saint Louis-Marie Grignion de Montfort.

LA GRÂCE DE LA CHÈZE

C'est en 1707, à son retour de Rome, où le pape Clément XI l'avait nommé « *missionnaire apostolique* », et après un pèlerinage au Mont-Saint-Michel pour se placer sous la protection du grand Archange, que le *Père au grand chapelet* s'agrégea aux auxiliaires de M. Leuduger qui prêchaient une mission à La Chèze, près de Loudéac. On visite encore au-dessus de la porterie du manoir de La Chèze la cellule occupée par le saint, transformée en oratoire.

Au cours de la mission, le Père de Montfort apprit que saint Vincent Ferrier avait prophétisé, trois cents ans plus tôt, au spectacle d'une chapelle à moitié en ruines, qu'elle serait un jour restaurée : « *Cette œuvre de réparation est réservée à un homme que le Tout-Puissant fera naître dans les temps reculés, homme qui viendra en inconnu, qui sera beaucoup contrarié et bafoué et qui, cependant, avec le secours de la grâce, viendra à bout de cette sainte entreprise.* »



NOTRE-DAME DE TOUTE-AIDE (Querrien).

– *C'est moi, dit M. Grignion, qui tenterai l'œuvre annoncée. Je n'ai aucune ressource assurée, mais Dieu m'aidera.* »

Une armée de maçons et de charpentiers accourut aussitôt et se mit à sa disposition. Les travaux furent poussés avec tant d'ardeur qu'à la fin de la mission suivante, c'est-à-dire en l'espace de trois mois, la chapelle était achevée et demeure aujourd'hui encore une des plus belles églises de la région. Une immense procession vint y introniser une statue de Notre-Dame de Pitié. L'église Notre-Dame de la Croix devint le foyer d'une ardente dévotion au saint Rosaire et le siège d'une confrérie des « *Amis de la Croix* », à qui le saint missionnaire fit don d'une relique de la Vraie Croix que lui avait donnée le Pape.

La statue existe toujours au-dessus du maître-autel. Il faut plusieurs personnes pour la déplacer. Mais la tradition rapporte que, au cours de la Révolution, comme on craignait le pillage de la chapelle, une vieille paroissienne monta jusqu'au piédestal où reposait la statue et, afin de la soustraire à la profanation, entreprit elle toute seule de l'enlever. Elle l'emporta sans effort, et la cacha tout le temps des persécutions. Et la relique ?

Un concours providentiel de circonstances permit à madame la Maire de La Chèze de la redécouvrir l'an passé, au lendemain de la consécration de la paroisse au Cœur Immaculé de Marie ! dans un placard où, depuis soixante ans, elle avait été remise. Nous fûmes les premiers à la vénérer, je ne vous dis pas avec quelles émotion et action de grâces !

« *Je ne vous oublierai jamais*, écrivait le saint dans sa dernière lettre à mère Marie-Louise de Jésus, *pourvu que vous aimiez ma chère Croix, en laquelle je vous suis allié.* »

HEUREUSE OCCURRENCE

La traditionnelle retraite des enfants à la maison Saint-Joseph, qui coïncide toujours avec la solennité des Rameaux, tombait cette année le premier samedi du mois d'avril et donna lieu à un pèlerinage de notre "opération spéciale". Elle permit aussi à frère Bruno de rappeler à la centaine d'enfants qui se pressaient dans nos murs les principes même de la dévotion réparatrice :

« Ce qu'il faut comprendre, c'est que c'est une Alliance entre Jésus et le Cœur Immaculé de Marie, en vue de notre salut, à nous leurs enfants ; nous sommes invités par le Ciel, par Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, à entrer dans ce renouvellement d'Alliance. Certains théologiens ne comprennent pas le pacte conclu par Notre-Seigneur avec sa Mère, mais vous, mes enfants, vous allez très bien comprendre.

« Comme si Jésus avait dit à la Sainte Vierge : *"J'ai essayé de gagner les âmes avec mon Sacré-Cœur, et cela ne marche pas. Puisque les hommes sont tellement têtus et fermés, incapables de m'aimer et de faire ce que je leur ai demandé, malgré mes promesses, maman, passez la première et tâchez de les séduire, de les attacher à vous, afin qu'ils fassent ces actes de dévotion qui nous permettront de les sauver, sinon ils iront tous en enfer."*

« La révélation du Cœur maternel de la Sainte Vierge, voilà le secret ! *"Le cœur d'une maman est ce qu'il y a de plus beau sur la terre, et ce n'est pourtant qu'un reflet du Cœur Immaculé"*, disait le P. Gabriel Jacquier, religieux de saint Vincent de Paul, aux enfants de son patronage parisien. *Enfonçons-nous dans cet abîme de tendresse, nous y trouverons la vie.* » La vie surnaturelle, la vie de la grâce, la vraie Vie. C'est là, dans le sein virginal de Marie, sur son Cœur Immaculé, que le Bon Dieu m'a déposé le jour de mon baptême, en m'adoptant pour son enfant et en me donnant pour Mère la Mère de son Fils unique, Jésus-Christ, Notre-Seigneur.

« Vous voyez son Cœur Immaculé représenté sur la statue sculptée par frère Henry ; la Sainte Vierge le tient dans sa main et nous le présente à aimer, mais c'est Lui qui nous a aimés le premier ; cet amour est



La relique de la Vraie Croix offerte par l'apôtre de Marie à La Chèze. « *Jamais la Croix sans Jésus, ni Jésus sans la Croix.* » Pour être un vrai "ami de la Croix", pas de chemin plus assuré que la dévotion à la Vierge Marie. C'est le divin "secret des élus".

symbolisé par les flammes qui s'en échappent. Il est aussi... entouré d'épines, qui le blessent cruellement.

« Notre dévotion se fait alors RÉPARATRICE, pour enlever ces épines. Que veut dire le mot réparation ? Ah ! mes enfants, cela se comprend tout seul. Quand on apprend que sa maman est l'objet de méchancetés, d'injures, de grossièretés – quand c'est contre la Sainte Vierge, cela s'appelle des blasphèmes, c'est-à-dire des insultes pour nier sa gloire et ses privilèges dont le Bon Dieu l'a ornée –, on ne peut pas rester indifférent, inerte. Pour la défendre, on se précipite pour la "consoler" de son chagrin de voir ces âmes tomber en enfer, et "réparer" par notre amour, notre tendresse, les offenses dont elle est l'objet, afin que le Bon Dieu pardonne et que ces âmes aillent au Ciel. »

NOTRE-DAME DU CHÊNE

L'après-midi, nous nous rendîmes en pèlerinage sur les hauteurs de Bar-sur-Seine où, depuis plus de neuf siècles, la Vierge Marie est honorée sous la forme d'une minuscule *Pieta* découverte dans le creux d'un chêne par un pâtre attiré par un merveilleux concert

d'oiseaux. C'était l'occasion de reprendre ce que disait Mgr Freppel, le 10 septembre 1891, à l'occasion de la consécration d'une autre chapelle dédiée à Notre-Dame du Chêne, aux confins du Maine et de l'Anjou.

« L'Église, mes Frères, est un immense camp retranché qui occupe toute la surface de la terre. Dans ce camp si bien ordonné pour la défense de la foi, *castrorum acies bene ordinata*, les stations de pèlerinage apparaissent, de distance en distance, comme autant de forteresses spirituelles, de citadelles sacrées, de boulevards capables de faire face à l'ennemi : *turris fortitudinis a facie inimici*. Dieu les multiplie suivant les besoins des temps et à mesure que de nouvelles attaques se préparent contre la grande armée du Christ. Là sont concentrées, plus puissantes que partout ailleurs, les armes de la prière. Là viennent échouer les assauts de l'enfer et du monde, contre le rempart que fait à la doctrine Celle dont l'Église a pu dire qu'elle a vaincu toutes les hérésies : *cunctas hæreses interemisti in universo mundo*. Admirables dispositions de la divine stratégie ! »

L'évêque d'Angers comparait ensuite les sanctuaires marials à des "sources", « où le céleste Médecin des âmes opère ses guérisons les plus merveilleuses par l'intercession de Marie. Ah ! qui pourrait dire combien de pécheurs ont retrouvé, en ces lieux, avec le pardon de leurs fautes, l'empire sur leurs passions, le courage de la vertu, la persévérance dans le bien ! Que d'incrédules y ont ouvert les yeux à la lumière et déploré les égarements de leur vie passée ! Que de conversions obtenues dans ce sanctuaire où tant de saintes âmes ont prié devant l'image de Notre-Dame du Chêne ! Car c'est encore là ce qui fait l'excellence des églises de pèlerinage. Elles ont des trésors de miséricorde incomparables. En vertu de la communion des saints, ces sources de grâce sont alimentées par tout ce que la foi et la piété des siècles y ont accumulé d'actions méritoires devant Dieu. » La vénérable visitandine Mère Chappuis par exemple vint y prier et y reçut des grâces insignes.

C'est une source de grâce et de miséricorde, vraie "fontaine de Siloé" ! que nos enfants trouvèrent au sanctuaire caché dans les bois, puisque le clergé de Bar les y attendait pour la confession du premier samedi du mois, tandis que nous faisions résonner sous ses voûtes séculaires le cantique traditionnel :

« *Tes chers enfants, auguste et sainte Reine,
Sont engagés dans de rudes combats,
Ils sont venus vénérer ce vieux chêne
Et réclamer le secours de ton bras.* »

Nous avions anticipé en l'honneur de notre Reine ce que nous fîmes le lendemain dans la procession des Rameaux, en chantant à pleine voix : « *Vive la Reine ! Chez nous, soyez Reine !* » Elle règne en

effet sur le Cœur du Roi par son Cœur Immaculé, et le Roi VEUT qu'Elle règne sur tous les cœurs pour les toucher, les convertir, les sauver. Et si quelques modernes pharisiens s'en scandalisent : « *Maître, vous entendez ce que crient ces enfants !* » Jésus leur répondra : « *S'ils se taisent, les pierres crieront !* » Les pierres de tous nos sanctuaires de France...

De même que Jésus choisit pour entrer à Jérusalem de monter sur un ânon, l'humble monture des rois d'Israël, Notre-Dame avançait au milieu de ses enfants sur un brancard de procession, modeste équipage pour une Reine de France, tout comme le "char de la Vierge" lors de son Grand Retour ! Quant au signe donné aux païens qui demandèrent à « voir Jésus » et qui eurent le saisissement de le voir en agonie (cf. Jn 12, 27), regardez le Cœur de notre Reine, tout entouré d'épines, qui le blessent et le déchirent affreusement. Avant de connaître son triomphe et d'entrer dans sa gloire, son Cœur si sensible doit souffrir, comme celui de Jésus : quelle humiliation pour un païen d'aujourd'hui, quelle tristesse pour ses enfants, quelle agonie pour l'Église ! Mais la vraie sagesse, la vérité totale sont là, tout enfermées aujourd'hui dans le Cœur Immaculé de Marie, où la Passion de son Fils se refléchit tout entière comme dans un miroir.

« LUCERE ET ARDERE PERFECTUM »

Au-dessus de la porte du presbytère de Bar-sur-Seine, nous avons lu cette inscription, extraite d'un sermon de saint Bernard sur la Nativité de saint Jean-Baptiste, dont Notre-Seigneur a dit qu'il était « *une lampe qui brûle et qui brille* » : « *Ardere parum, lucere vanum, lucere et ardere perfectum... Briller seulement est inutile, et brûler seulement est insuffisant ; mais brûler et briller, voilà la perfection.* »

Que Monseigneur de Troyes nous le pardonne ! cette devise convient si parfaitement à notre Père fondateur, que nous avons donné frère Georges de Jésus-Marie en exemple et en maître de dévotion réparatrice aux enfants de la petite retraite, en nous aidant du livre composé par nos sœurs : « *IL ÉTAIT UNE FOIS... GEORGES DE NANTES.* » La sainte Écriture recommande cette piété filiale : « *En actes comme en paroles, honore ton père afin que la bénédiction te vienne de lui.* » (Eccl 3, 8) Il suffit de tourner les pages de notre livre, on est sûr d'y retrouver, à chaque étape de cette vie toute remplie de l'amour de Jésus et du service de l'Église, l'empreinte reçue ou transmise de sa dévotion mariale, ardente autant qu'éclairante.

En quatre chapitres. 1) Dévotion reçue, mieux : « *transfusée* » du cœur de ses parents et de ses maîtres dans son cœur d'enfant de l'Église : « *Alors je suis enfant de Marie. Ce n'est pas une dévotion, c'est LA dévotion, c'est la réalité, la reconnaissance des enfants pour Celle qui les a enfantés au Calvaire.* »

2) Dévotion “*cultivée*” à l’école de ses devanciers, comme le curé du Mesnil-Saint-Loup, et sans cesse approfondie par le prêtre qu’il était devenu, serviteur de sa Reine, ami de l’Époux, commissionnaire de leur Amour divin auprès des âmes, et dans ce service : *« J’ai soif de l’aimer, votre Mère et ma Mère, avec une tendresse, un respect, une admiration infinis ! Et quelle affection je trouverai dans votre Cœur filial pour notre Reine et pour le bienheureux Joseph. »*

3) Dévotion “*engagée*”, pour la défense de la foi contre toute hérésie, de l’unité de l’Église contre tout schisme, et dans les luttes des derniers temps contre tout antichrist : *« Votre leçon nous sauve des mirages de l’Antichrist qui vous est tout entier contraire. Vous êtes l’Épouse des noces éternelles, alors qu’il prétend nous réduire à l’esclavage de la Cité terrestre. »* Mission périlleuse de Contre-Réforme et de Contre-Révolution, mais *« on ne peut pas être enfant de Marie, sans être dans l’Église aux postes difficiles et dangereux, et sans lutter contre le démon pour servir le Christ par la force du Saint-Esprit »*.

4) Dévotion “*embrasée*” enfin, par une consécration totale, plaçant la Sainte Vierge dans le mystère de son Immaculée Conception *« au-dessus de toutes mes affections du cœur, toutes mes convictions et pensées, mes œuvres extérieures, mes désirs... ce que notre doux Seigneur veut et attend de notre génération pour la sauver. Ce Dieu dont l’amour infini se porte de toute éternité sur Elle veut enfin que nous commençons par nous consacrer à Elle, si nous voulons lui plaire à Lui, en entrant dans ses préférences. »*

Notre Père a entendu le “cri” de Notre-Dame à Fatima : *« Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. »* Ce que sœur Lucie traduisait : *« Cela signifie amener les âmes à une consécration*



NOTRE-DAME DE LA SAINTE ESPÉRANCE
au Mesnil-Saint-Loup.

totale, c’est-à-dire à se convertir, à se donner et à estimer intimement, à vénérer avec amour. C’est dans cet esprit de consécration et de conversion que Dieu veut établir dans le monde la dévotion au Cœur Immaculé de Marie. » (APPELOS n° 11)

Les eaux de la grâce et de la miséricorde de notre Père du Ciel avaient formé dans le cœur de notre Père « un bassin de tendresse et de dévotion alimentant les trois fleuves de ma foi, de mon espérance et de ma charité, pour arroser et vivifier et féconder toutes âmes

de chrétiens et de futurs chrétiens jusqu’à la consommation de ce monde et l’instauration dans la Gloire du Père, de votre Royaume, ô Jésus-Christ mon Sauveur, ô Immaculée Conception, notre divine Mère, dans l’unité, la paix et la joie éternelles du Ciel. » (CRC n° 348, juillet 1998, p. 4)

Il n’y a plus « *pour nous qu’à suivre la procession, et marcher au combat sous les étendards sacrés de la Sainte Face de Jésus, du Cœur Immaculé de Marie, de l’admirable sourire de Jean-Paul I^{er}* », stimulés par la voix de notre Père, ardente, ferme et constante toujours, qui nous entraîne... jusqu’au Ciel !



En chemin vers NOTRE-DAME DU CHÊNE sur les hauteurs de Bar-sur-Seine.

Frère Thomas de Notre-Dame
du Perpétuel Secours et du Divin Cœur.



LA VRAIE VIGNE

LE Jeudi saint 25 mars 1948, avant-veille de son ordination sacerdotale, Georges de Nantes méditait la parabole de la Vigne (Jn 15). Il y reconnut toute la destinée du prêtre, enté sur la Vigne mystique, constamment émondé par l'épreuve, de sorte qu'il porte du fruit *en abondance*. « Ce dernier mot surtout résonnait à l'oreille de mon âme avec la force de la Voix de Dieu même (...). Celui qui a entendu de telles paroles ne s'étonnera pas de l'extrême fécondité de ses œuvres, il ne se découragera pas de leur continuel échec, il est un "*serviteur inutile*" et pourtant le canal d'une grâce qui, de la Tête, se répand et se répandra toujours en tous les membres du Corps. » (GEORGES DE NANTES, DOCTEUR MYSTIQUE DE LA FOI CATHOLIQUE, p. 115)

C'était il y a soixante-quinze ans. Au cours de notre Heure sainte du Jeudi saint, ce n'est pas sans émotion que nous avons écouté ce Père bien-aimé nous livrant de nouveau sa méditation, mûrie par quarante années de ministère, de cette parabole du discours après la Cène : « Qui que nous soyons, où que nous soyons, quelque fonction que nous ayons, et même n'aurions-nous aucune fonction, n'aurions-nous d'autre fonction et d'autre ministère que d'être malade, que d'être méprisé, que d'être inutile, que d'être mourant, fou ou sans valeur, du seul fait que nous serions en vous, ô Jésus, et vous en nous, vous nous dites sans hésitation qu'alors, nous portons beaucoup de fruit. » (31 mars 1988)

N'est-ce pas la description de sa longue et crucifiante carrière de défense de la vérité dans une Église apostate ? Dans cette nuit du Jeudi saint, la promesse du Seigneur était vérifiée par les communautés et les amis groupés autour d'elles qui, à Saint-Parres, Fons, Frébourg, Magé et jusqu'au Canada écoutaient en même temps cette méditation. Quel encouragement pour nous, ses disciples, les enfants de son sacerdoce et les héritiers de son combat, qui partageons son abjection ! À notre tour, bien que mis au ban de l'Église, notre vocation est de nous unir au Cœur de Jésus pour porter du fruit, par notre fidélité à la vérité reçue de notre Père et l'ardeur de la dévotion qu'il a infusée dans nos âmes. Et spécialement notre dévotion au Cœur Immaculé de Marie. En 1988, notre Père concluait en effet son explication de la Vigne mystique : « Si discrète lors de la Passion, la Vierge Marie maintenant est celle que vous présentez au monde, voulant que nous passions par Elle pour vous

agréer et agréer à votre Père. Plus nous l'aimerons, plus nous serons unis à vous, plus son intercession nous donnera de produire du fruit en abondance. »

QUI A TUÉ NOTRE-SEIGNEUR ?

La veille, Mercredi saint 5 avril, nos communautés étaient entrées en retraite pour revivre le mystère de la Passion, de la mort et de la Résurrection du Christ. Frère Bruno avait décidé que nous suivrions la prédication de notre Père lors de la Semaine sainte 1988 (*QUI A TUÉ NOTRE-SEIGNEUR ?* S 94).

En ouverture, pour fixer le cadre du drame, le Père expose la **chronologie longue de la Passion**, établie par Annie Jaubert : depuis le repas pascal, célébré le mardi soir, selon l'ancien calendrier liturgique que suivaient Jésus et ses Apôtres, jusqu'à la mort sur la Croix, le vendredi 7 avril à la neuvième heure. Cette découverte historique nous fait mesurer, après des siècles d'oubli, l'abîme des souffrances de Jésus tout au long de ces trois jours et trois nuits d'interrogatoires, de prisons, de tortures et d'outrages. La coïncidence des dates entre l'année 30 et notre année 2023 rendait cette conférence d'autant plus saisissante !

Mais pour compatir aux douleurs du Sauveur, il faut commencer par déblayer les mensonges qui, dans l'Église même, dépouillent la Passion de sa valeur rédemptrice. En 1988, l'abbé de Nantes s'en prenait au **cardinal Lustiger**, parangon de la nouvelle religion. Dans son livre *LE CHOIX DE DIEU*, l'archevêque de Paris niait en effet la **responsabilité du peuple juif** dans la mort de Jésus. Mais sa démonstration captieuse est facile à réfuter par le témoignage des Évangélistes, de saint Pierre, de saint Paul et de la Tradition unanime.

Cette polémique est nécessaire, car il en va de toute notre religion. Si, comme le prétend Lustiger, Jésus ne fut que la victime d'un quelconque déni de justice de la part d'un fonctionnaire romain, comme il y en eut tant d'autres, sa mort n'a pas de sens. Elle ne porte aucune leçon pour nous. Il n'y a pas de Rédemption. En revanche, si véritablement le peuple élu, préparé à recevoir son Messie et son Sauveur pour le donner aux nations, l'a refusé, l'a crucifié avant de s'endurcir jusqu'aujourd'hui, cette mort devient un mystère essentiel dans l'histoire de l'humanité.

« Ceux qui, dans la suite des temps refuseront la foi au Christ, une foi annoncée par tant et tant de missionnaires, et se prononceront contre Lui, referont le même crime que les juifs, conclut notre Père. Mais s'il n'y a pas de crime des juifs en l'an 30 de notre ère, il n'y a pas de crime des païens à travers les siècles et notre histoire perd son contenu surnaturel. Ce n'est plus que bruit, vacarme et fureur, sans aucun sens. »

JEUDI SAINT.

Le lendemain matin, nous écoutâmes notre Père se livrer à une étude sociologique de l'auditoire du Christ, en Galilée puis à Jérusalem. L'enthousiasme suscité par sa prédication, appuyée par tant de miracles, ne fut jamais qu'éphémère. Jésus condamnait trop de vices, contrariait trop de passions : hypocrisie, vanité, luxure, mais surtout l'orgueil et la cupidité qui gangrenaient les élites et, par contagion, tout le peuple juif. L'enjeu de l'enquête n'est pas de l'accabler, mais de comprendre comment Israël a trahi sa vocation au point de crucifier son Messie, et cela afin de ne pas commettre le même crime, à notre tour.

Le drame de la Croix est d'autant plus actuel qu'à chacune de nos messes, Notre-Seigneur en personne en réitère le Sacrifice, pour notre salut. En ce jour où l'Église commémore l'institution de l'Eucharistie, c'est ce que nous rappela une magistrale conférence de l'abbé de Nantes à la Mutualité : *LE SACREMENT DU SACRIFICE PERPÉTUEL* (AP 7.2). Le sacrifice est l'institution fondamentale de toute religion. Mais les sacrifices païens ou juifs n'avaient de valeur que préfigurative du Sacrifice parfait qu'offrirait un jour sur la Croix le Fils de Dieu fait homme, et depuis, chaque jour de nouveau, dans toutes les églises de la terre, afin d'en distribuer les fruits. Au cœur de l'Église, la Messe est le principe de sa vie. Par elle, les chrétiens sont configurés au Christ crucifié et le monde transformé en Chrétienté. La messe est le ressort de l'histoire de l'humanité !

Le soir, dans son sermon de la messe vespérale, notre Père nous expliqua ce qui distingue le fidèle chrétien du juif déicide : non pas une différence de nature, mais la grâce, reçue par la foi au Christ. Elle est la source de toutes les vertus et de notre joie chrétienne, que chante si bien l'antienne "*Ubi caritas et amor, Deus ibi est*". Plus largement, tout cet office nous conduit à choisir entre Judas et le Bon Larron, entre la damnation et la miséricorde.

Au moment de communier, c'est donc avec une pleine conscience que nos frères ont renouvelé leurs vœux religieux de pauvreté, chasteté et obéissance. Avant de donner à Notre-Seigneur une première preuve de fidélité en lui tenant compagnie dans sa nuit d'agonie, auprès du reposoir somptueusement fleuri par nos sœurs. Pour attiser notre ferveur, nous écoutâmes notre Père commenter deux paraboles nous révélant le Cœur de Jésus : le Bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis (Jn 10), et la Vigne, dont les sarments portent du fruit (Jn 15). Cependant, même dans ces effusions mystiques, Notre-Seigneur nous somme de prendre le bon parti, nous mettant en garde contre les mauvais bergers et nous avertissant du sort réservé aux sarments qui ne portent pas de fruit : ils sont retranchés et brûlés.

VENDREDI SAINT.

À l'Office des ténèbres, l'autorité de saint Augustin vint confirmer la démonstration de notre Père : « *Que les juifs ne disent pas : "nous n'avons pas tué le Christ !" (...) Ô juifs, c'est vous qui l'avez réellement tué ! Et quand l'avez-vous frappé, sinon quand vous avez crié : "Crucifiez-le, crucifiez-le !"* »

Durant cette journée de deuil, les instructions du Père détaillèrent les principaux ennemis de Jésus : pharisiens hypocrites et grands-prêtres matérialistes, apostats. Ces rivaux irréconciliables sauront cependant se liguer pour tuer le Fils de Dieu. Or ces tendances se retrouvent analogiquement aujourd'hui dans l'Église, de nouveau conjurées afin de prévaloir contre Dieu et ses saints, pour crucifier une seconde fois Notre-Seigneur. Ce soir-là, lors de la cérémonie de l'adoration de la Croix, le chant des **impropères** retentit avec une douloureuse actualité : « *Ô mon peuple, que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi.* »

Le visionnage du commentaire par frère Bruno du film de Mel Gibson *LA PASSION* (2004) nous fit éprouver le choc de la haine déicide des chefs des juifs. Le cinéaste a su représenter avec vérité la personnalité de chacun des protagonistes du drame, mis en scène avec un réalisme qui avait indigné nos évêques, alors. Et pourtant, ces violences inouïes sont encore en deçà de la réalité, puisqu'elles sont contractées dans les quelques heures de la chronologie traditionnelle, alors qu'en réalité, elles ont duré trois jours.

Encore impressionnés par ce spectacle religieux, nous avons accompli notre chemin de Croix à 15 h. Plus profondément que les images de Mel Gibson, la méditation de notre Père nous introduisit dans les sentiments rédempteurs du Cœur Sacré de Jésus et de notre très chéri Père céleste en grand chagrin. Quelle grâce d'avoir conservé et édité le Chemin de Croix qu'il avait prêché au Canada en 1974 ! Depuis le 1^{er} avril et l'ouverture de notre nouveau site internet de librairie, il est possible d'en commander le fascicule en ligne.

NOUVEAU SITE DE LIBRAIRIE CRC

pour commander les publications des Éditions CRC

librairie.catalogue-crc.org

Le soir, lors de la messe des Présanctifiés, la lecture de la *Passion selon saint Jean* nous révéla le fond du mystère des abaissements du Christ. Là où les autres Évangélistes ne décrivent qu'horreur et effroi, le disciple bien-aimé voit resplendir la gloire du Fils de Dieu victorieux des enfers. Nous en avons écouté le commentaire littéral prononcé par notre Père en 1990. Il suivait l'exégèse du Père de La Potterie, profitant de son érudition et de sa science, tout en corrigeant son modernisme. Au-delà des analyses littéraires des

exégètes, notre Père retrouve la vue mystique de saint Jean, et avec quelle ferveur communicative !

Le lendemain, nous relirions encore toute la Passion en contemplant les traces de sang et les brunissures du Saint Suaire de Turin (*LA PASSION ET LA RÉSURRECTION SELON LE SAINT SUIRE*, B 83). L'histoire du Linceul reconstituée par frère Bruno, le mystère de ses empreintes, la perfection et la beauté de cette Image en tout point conforme aux récits évangéliques imposent son authenticité et nous jettent à genoux devant cette preuve éblouissante de la Passion, de la mort et de la Résurrection du Christ. Le magnifique montage vidéo nous fait admirer inlassablement la majesté du crucifié et la beauté royale de sa Sainte Face, révélée pour notre siècle d'apostasie.

SAMEDI SAINT.

Voici consommé le crime de Jérusalem. Notre Père prend de la hauteur pour considérer son enlèvement dans l'orthodromie divine. Il fallait qu'un peuple soit élu, mais qu'il fasse la preuve de son impuissance à accomplir la volonté de Dieu, de telle sorte qu'à l'avènement de son Sauveur, il s'humilie et entre dans la Nouvelle Alliance. Or, les juifs se sont infatués des dons divins. Il ont cru prévaloir contre Dieu même, ainsi que Notre-Seigneur le leur a reproché dans son allégorie des vigneronniers homicides. Saint Paul, dans le chapitre 11 de l'*ÉPÎTRE AUX ROMAINS*, nous dévoile le dessein de Dieu dans ce mystère d'iniquité : de même que l'endurcissement d'Israël fut l'occasion de l'entrée en masse des païens dans l'Église, à la fin des temps, ces derniers s'enorgueilleront à leur tour de tant de grâces reçues, tandis que les juifs se convertiront enfin. « *Car Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde.* » (Rm 11,32) Abîme de la sagesse divine !

Après nous avoir instruits pendant trois jours de la tragédie qui a conduit les juifs à crucifier Jésus, et avertis qu'il nous faudrait revivre ce drame, notre Père nous exhorta avec chaleur au cours de la Veillée pascale à jurer fidélité au Christ ressuscité, encouragés par son cri de victoire avant de s'enfoncer dans sa Passion : « *Courage, j'ai vaincu le monde !* » (Jn 16,33) Et c'est avec beaucoup de pugnacité que le célébrant nous appela ensuite à renouveler les promesses de notre baptême.

SAINT JOUR DE PÂQUES.

Dimanche de la Résurrection : le ton de notre Père se ressent de la joie pascale ! Après l'enquête

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :

vod.catalogue-crc.org

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

AVRIL 2023

- B 83 LA PASSION ET LA RÉSURRECTION SELON LE SAINT SUIRE.

♦ CONFÉRENCES DE LA RETRAITE DE COMMUNAUTÉ 2022

MARS 2023

- S 174 9. MARIE RESTE AU MILIEU DES APÔTRES.
10. SEULE DÉPOSITAIRE DU SECRÉT,
ELLE LE CONFIE AUX APÔTRES.
11. AU JOUR DE LA PENTECÔTE.

oppressante des jours précédents, il se livre à l'étude psychologique des Apôtres, disciples et saintes Femmes confrontés à la Résurrection de leur Maître. La conclusion s'impose : de saint Pierre à Saul de Tarse, en passant par la Madeleine et les disciples d'Emmaüs, Jésus ressuscité s'est manifesté à des personnes qui – à l'exception de sa Sainte Mère – n'avaient pas la foi et il les a converties en multipliant les preuves. À notre tour, comment pourrions-nous douter ?

La grand-messe de la Résurrection, dans une chapelle trop étroite, fut un moment de joie céleste, dans une foi si bien confirmée par notre Père ! Voilà nos amis armés pour retourner dans le monde. Mais ils ne semblaient pas pressés de quitter nos maisons ! Le beau temps, si propice aux parloirs, semblait les inciter à profiter encore de la paix de nos maisons. Ces belles familles sont les grappes de la bonne vigne CRC !

L'après-midi, les amis étaient donc encore nombreux, pour écouter la conclusion de la retraite. Elle tient en deux maximes. Récapitulant son enquête sur les protagonistes de la mort du Seigneur, notre Père remarque que, selon le vieux principe, « *omne agens agit simile sibi* ». Face à Jésus, chacun a révélé le fond de son cœur. Il en ira de même pour nous, engagés dans l'épreuve de la grande apostasie, telle que décrite par saint Jean (Ap 13). Les humbles seuls recevront la grâce de demeurer fidèles et entreront au Paradis, selon la parole du saint Curé d'Ars : « *Celui qui s'excuse, Dieu l'accuse ; celui qui s'accuse, Dieu l'excuse.* »

(frère Guy de la Miséricorde.)

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – crc-resurrection.org

ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.